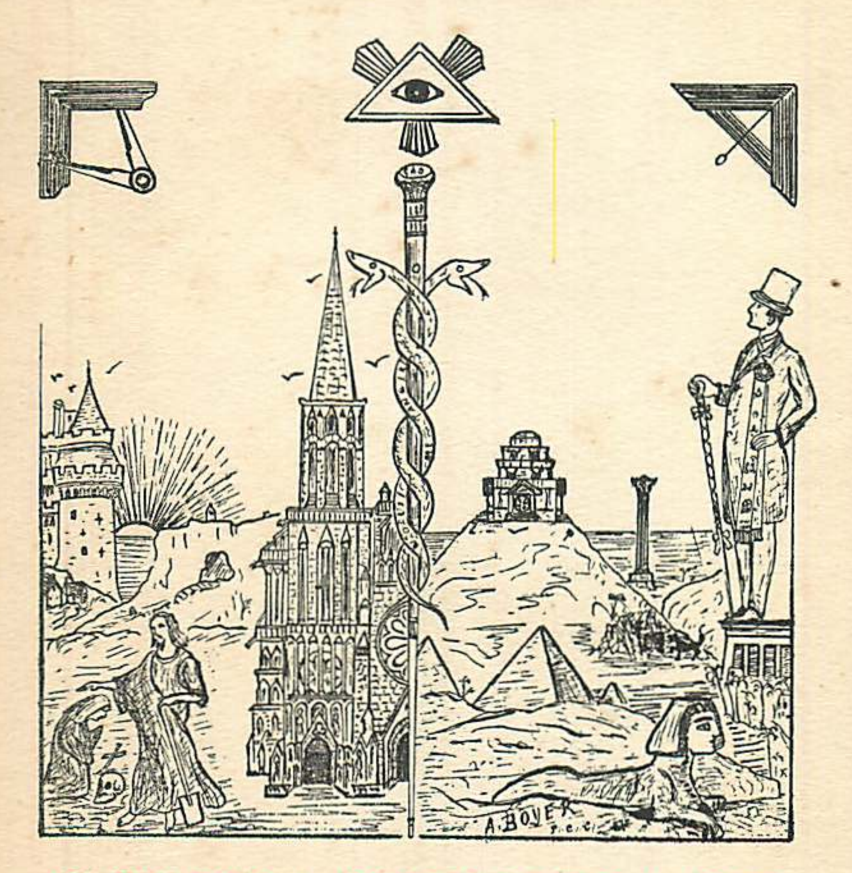
LE VOILE D'ISIS

Numéro Spécial consacré au



COMPAGNONNAGE

Direction, Rédaction et Administration :
11, Quai Saint-Michel, PARIS (5e)

LE VOILE D'ISIS

REVUE PHILOSOPHIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE
ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME
ANCIEN ET MODERNE

Le Rédacteur en Chef reçoit les Collaborateurs tous les Jeudis de 4 heures à 6 heures

DIRECTEUR :
PAUL CHACORNAC

RÉDACTEUR EN CHEF :
PAUL-REDONNEL

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION
11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (V^e)
TÉLÉPHONE : GOBELINS 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.
Les ouvrages doivent être adressés à la Direction et non aux détenteurs de rubriques.
Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :
11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : PARIS 30.786.
R. C. Seine 113.599

Reproduction et insertions autorisées sous réserve de désignation de source.

CONDITIONS D'ABONNEMENT pour 1926

FRANCE, un an	**20** fr.	ÉTRANGER, un an. . . .	**25** fr.
LE NUMÉRO.	**3** »	LE NUMÉRO	**4** »

Les Abonnés reçoivent nos numéros exceptionnels sans augmentation de prix

SOMMAIRE DU Numéro de Décembre 1925

TABLES DES MATIÈRES POUR 1925

Offre à nos Abonnés

Un de nos amis, homme de science connu, très versé dans les études astrologiques dont il s'occupe depuis longtemps, offre d'ériger aux lecteurs de la Revue leur thème natal.

La vie tout entière, santé, aptitudes, choix d'une carrière, phases diverses de l'existence, mariage, espérances financières, voyages, etc., est examinée avec une sérieuse attention suivant les méthodes scientifiques modernes.

Indications à fournir : année, mois, jour, *heure*, lieu de naissance. Prix : 25 fr.

Un horoscope de *Révolution solaire* peut être dressé chaque année pour ceux dont le thème de nativité a déjà été dressé. Il précise les événements de l'année dont le germe est déjà dans l'horoscope de nativité avec lequel il doit être comparé.

Prix : 20 francs

Horoscope complet avec **Directions**.	Prix :	80 fr.
Horoscope avec Direction d'une année donnée.	—	40 »
Horoscope et portrait graphologique (envoyer une page d'écriture courante	—	60 »
Horoscope avec date de naissance rectifiée.	—	60 »

Adresser les demandes à la Revue, en joignant les indications demandées et le montant. Délai : 15 jours.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
CHACORNAC FRÈRES, DIRECTEURS
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11 :: PARIS (Ve)
Compte Chèques postaux : PARIS 30.786 — R. C. Seine 113.599

LUMA-VALDRY

Le Mécanisme du Rêve

Étude de psycho-physiologie

Un volume in-16 couronne de 140 pages . . **6 francs**

JEAN DEE, de Londres

La Monade Hiéroglyphique

Traduite du latin pour la première fois par GRILLOT DE GIVRY

Un vol. in-8 carré de 64 pages. avec fig. et tabl. **10 francs**

PLOTIN

Les Ennéades

Traduction philosophique, d'après le texte grec

Par l'**Abbé ALTA**, docteur en Sorbonne

3 volumes in-8 carré, sur vélin, couverture en 2 couleurs

LE TOME SECOND EST PARU

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1925 :

Eliphas Lévi

Rénovateur de l'Occultisme en France

(1810-1875)

PAR

Paul CHACORNAC

PRÉSENTATION PAR PAUL-REDONNEL

PRÉFACE

PAR

VICTOR-EMILE MICHELET

Un volume in-8 carré, sur vélin, d'environ 300 pages, illustré de 25 portraits h. t., dont 13 du Maître, et 17 dessins ou figures. Couv. artistique de P. CHAUX.

EN SOUSCRIPTION : Prix : 25 fr.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

CHACORNAC FRÈRES, DIRECTEURS

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11 :: PARIS (Ve)

Compte Chèques postaux : PARIS 30.786 — R. C. Seine 113.599

COURS COMPLET d'ASTROLOGIE

PAR CORRESPONDANCE

Ce cours comprend 2 parties :

PREMIÈRE PARTIE

L'Astrologie — L'Horoscope — L'Interprétation

DEUXIÈME PARTIE

Les Révolutions Solaires — Les Directions
L'Astrologie Mondiale

Le Cours est envoyé par fascicules séparés, l'élève ayant droit à une lettre de renseignements complémentaires entre l'envoi de chaque fascicule.

CONDITIONS :

La première partie comprend 20 fascicules

— Prix : 200 francs —

Cosmographie, — L'Astrologie en détail. — L'Horoscope. — Interprétation complète. — Le Tempérament. — La Santé. — La Mentalité. — La Destinée : Fortune. Profession. Mariage, etc.

La deuxième partie comprend 12 fascicules

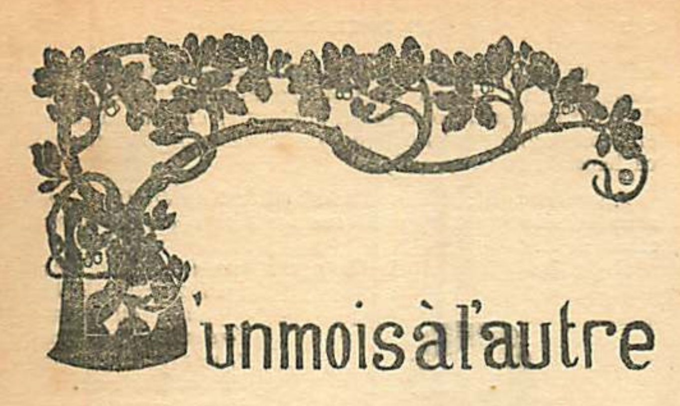
— Prix : 100 francs —

Les Révolutions solaires. — Les Directions (Différents systèmes). — Moyens pratiques de calculer les directions. — L'Astrologie mondiale, etc.

Chaque cours se règle d'avance

Les fascicules restent acquis à l'élève et constituent le meilleur et le plus complet traité d'Astrologie.

DEMANDER LE PROSPECTUS DES COURS



Indifférence et ignorance
fléaux des forces créatrices

A la fin du mois de mars dernier, un épouvantable accident de chemin de fer survint à Saint-Benoît, au lieu dit « Pont de l'accident ». Il y eut de nombreuses victimes : Parmi les plus notoires, le sénateur Pédebidou, qui, paraît-il, avait eu le pressentiment de sa fin dernière, ainsi qu'un étudiant en droit de la Faculté de Paris, et M. Albert Bernet, architecte, maître d'œuvres bien connu, qui y fut grièvement blessé. A la suite du compte rendu du terrible accident, la plupart des journaux de Paris et des départements publièrent, sous le titre de Le Grand Architecte du Compagnonnage, *les lignes suivantes :*

26 *mars.*

« M. Albert Bernet, 16, boulevard Saint-Michel, à Paris, dont l'état inspire de vives inquiétudes », lit-on en tête de la liste des victimes de l'accident de chemin de fer de Saint-Benoît.

Qui est M. Albert Bernet ? Nul ne nous le dit. Ancien compagnon tailleur de pierres dans son village natal pyrénéen (d'où il revenait par le train qui a déraillé), il est aujourd'hui le Grand Maître, le Grand Architecte du compagnonnage de France, et même du monde entier. C'est lui qui se proposait de relever les prérogatives du Grand Architecte. Et, en particulier,

celle de présider annuellement aux Saintes-Maries de la Mer à l'élection du Roi des Bohémiens, et celle d'être introduit, tout seul, une nuit, chaque année, en compagnie de l'évêque de Strasbourg, dans la cathédrale de cette ville.

Interviewé, M. Albert Bernet, qui est un érudit et un causeur charmant, répondit sur les divers points qu'on vient de lire.

Reporters fidèles mais étrangers aux interprétations symboliques de la réponse, ou peut-être ne voulant s'en tenir qu'au sens littéral, les nouvellistes erronèrent systématiquement leur information qu'ils terminaient en ces termes :



M. BERNET Albert de SÉMÉAC
dit LA LIBERTÉ
en maître d'œuvres.

Le grand maître du compagnonnage est seul sur terre à connaître le point sensible de cette cathédrale, le point sur lequel il suffirait d'appuyer du doigt pour qu'elle s'écroulât... Il est également l'un des très rares initiés qui connaissent la signification du *labyrinthe*, dessin mystérieux que l'on trouve dans quatre ou cinq vieux monuments français (en particulier la cathédrale de Bayeux) et aussi... sur les Pyramides.

Ainsi relatée, la causerie est donc incomplète, sinon inexacte, et nous nous proposions de mettre les choses

au point, en allant à notre tour voir M. Albert Bernet. En suite de quoi, nous aurions publié au Voile d'Isis *un article où le sujet serait traité plus à fond. Mais, à la lecture de cet écho de la presse quotidienne, plusieurs de nos abonnés nous écrivirent et, — ce qui ne nous surprit point — nous demandèrent d'amplifier la question.*

Ils avaient soigneusement découpé l'information, et nous la communiquaient après en avoir souligné les points qui les intriguaient le plus.

Notre premier projet se trouva de ce fait modifié. Pour répondre à tous, ce n'est pas un article, mais plusieurs qu'il aurait fallu, et l'idée de réserver un numéro entier au compagnonnage nous vint à l'esprit.



De pressants souvenirs nous hantaient. Nous nous rappelions le temps heureux où, affamé de lecture, nous dévorions les ouvrages de George Sand, assez proche de la vérité, d'Eugène Sue, mal informé; de Tony Révillon, plus averti, et voire même de Pierre Zaccone, insigne divagateur, tant et si bien que notre résolution fut prise d'ouvrir une enquête sur ces compagnons du Tour de France d'hier et d'aujourd'hui. Qu'étaient-ils jadis ? que sont-ils actuellement ? Ils rayonnèrent dans tous les pays du Monde, laissant dans la plus humble des bourgades comme dans la plus populeuse des cités des œuvres remarquables et des souvenirs devenus légendaires.

Encore que nous nous intéressions à cette puissante corporation sociale qui reste toujours l'élite, il ne nous appartiendrait pas d'en parler ici si une partie initiatique, symbolique et traditionnelle, ne s'attachait à elle et ne faisait corps avec ses rites et ses coutumes.

Que les compagnons sachent bien ceci, et je le leur dis sans prétendre à l'attitude d'un Socrate : La faveur dont jouissaient jadis leurs aînés — aux temps les plus anciens — n'est pas due exclusivement aux chefs-d'œuvre — si parfaits fussent-ils ! — dont ils dotaient les villes et les campagnes, les chaumières ou les palais. C'était beaucoup sans doute; c'était même essentiel; je ne le nie point; mais cela, et cela seul, n'aurait pas suffi à attirer à eux les jeunes gens de métier qui, d'année en année, venaient grossir l'agrégation compagnonnique.

Ce qui séduisait, ce dont étaient épris les futurs « frangins », c'était, avec les difficultés initiatiques de

l'admission (la jeunesse aime les aventures) et les sévérités des maîtres (la jeunesse est présomptueuse), c'était, dis-je, le côté mystérieux du compagnonnage et ses signes secrets, lettre morte pour les profanes, mais dont la connaissance assurait à l'initié le parfait contentement et un légitime orgueil.

Celui-là qui a entendu un vieil ouvrier se proclamer compagnon du Tour de France, celui-là comprendra ce que j'en dis ici. La force d'une association est dans le secret ; la virtualité du secret est dans le symbole ; et par le symbole, où d'ailleurs elle est contenue, s'explique et s'éclaire toute haute doctrine.

***

Nous avons commencé notre enquête en écrivant à notre grand et sympathique lettré Lucien Descaves, Noble cœur de Lutèce, directeur littéraire du Journal.

Nous en avons reçu les aimables lignes, écrites de Rhénanie :

11 *août* 1925.

MON CHER CONFRÈRE,

Votre lettre me parvient au cours de mon voyage de vacances, c'est dire que je n'ai rien sous la main pour répondre à vos questions touchant le compagnonnage.

A mon retour à Paris, en septembre, si vous pouvez attendre jusque-là, nous en reparlerons.

Bien à vous,

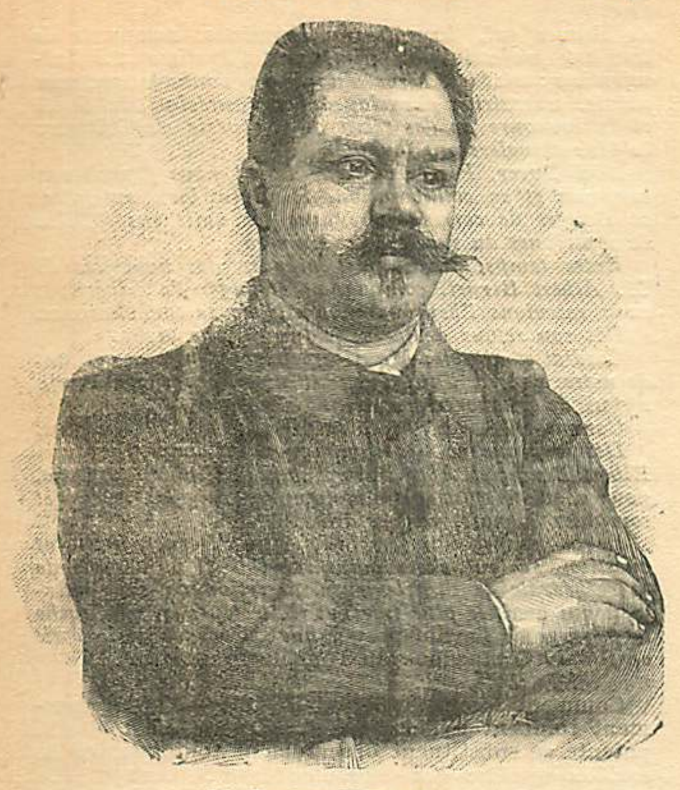
Lucien DESCAVES.

Encouragé par cette précieuse et première adhésion à notre idée, nous demandâmes au Directeur du Symbolisme, *M. Oswald Wirth, un des hommes de France le plus averti des Sciences occultes, quelques indications.*

M. Oswald Wirth nous écrivit aussitôt :

MON CHER CONFRÈRE,

Les renseignements que je possède sur le compagnonnage ne me permettent pas de répondre à votre



M. Lucien DESCAVES,
NOBLE CŒUR DE LUTÈCE.

question, mais, en vous adressant à M. Abel Boyer, 5, rue Mauriceau, Asnières, qui publie *les Muses du Tour de France*, vous obtiendrez certainement les informations voulues.

Cordialement vôtre,

Oswald WIRTH.

Je m'adressai donc à M. Abel Boyer. Je trouvai en lui l'affabilité de ces intrépides compagnons du Tour

de France qui, fervents traditionnistes, amoureux de leur art professionnel, s'imposent à l'estime et à l'admiration : tels, les héros du compagnonnage que mon aïeule, narratrice encyclopédique, auréolait de bonté et de bravoure en des récits où la poésie s'alliait avec la plus chevaleresque loyauté.

Abel Boyer, Périgord Cœur Loyal, nous promit son concours et sa collaboration. Il voulut bien, en outre, se charger de correspondre avec ses amis susceptibles de contribuer au succès de ce numéro.

Entre temps, j'avais fait prendre des nouvelles de M. Albert Bernet, compagnon étranger de Liberté, et nous recevions l'heureuse nouvelle de sa convalescence.

Dès son retour à Paris, je lui fis une visite.

Cordial et affable, M. Albert Bernet, mis au courant de notre projet, l'approuva et nous promit, avec son appui, de collaborer avec nous.

Comme on le voit, l'idée se précisait de plus en plus.

Dès lors que de tels compagnons, Lucien Descaves, Albert Bernet et Abel Boyer, nous facilitaient la tâche, nous n'avions plus qu'à moissonner, lier les gerbes et composer la **maie,** *si j'ose dire.*

*De la conversation avec M. Albert Bernet, où il fut question, surtout, du « point sensible et vulnérable de la cathédrale de Strasbourg », assertion de son interview qui avait le plus intrigué les lecteurs, je rapproche le passage de l'*avant-propos *que George Sand a écrit en tête du* Compagnon du Tour de France (1) .

Comment tomba la République Romaine et comment tombent les empires, sinon parce qu'à la cité patente se substituent obscurément toutes sortes de sociétés secrètes qui travaillent sourdement en elle et ruinent peu à peu ses fondements ? L'édifice social est encore debout et élève son dôme dans les airs ; un observateur superficiel le croirait durable et solide ; mais palais ou temple, cet édifice, miné et lézardé, s'écroulera au premier souffle.



Je ne me suis pas tenu pour satisfait. Puisque des gens de lettres s'en mêlaient, j'ai voulu que de bons camarades joignissent leur gerbe à la meule. Ils ont

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

tous répondu à ma demande. A lire leurs noms qui voisinent ceux des compagnons déjà cités et de Auguste Bonvous, d'Angoulême, d'Alphonse Meniot, le Berry et de Rigaud de Marmande, je puis dire comme le plus expert des blatiers palpant le froment: « les graines que nous avons cueillis ont de l'amitié».

Je remercie de tout mon cœur mes vieux amis qui ont secondé et facilité ma besogne, soit en écrivant un papier sur le compagnonnage, soit en me faisant part de documents : Charles-Brun, l'Erudition du Clapas; Bréchemin d'Hauteclaire, le Cœur sur la Main; Joseph Uzanne, l'Amabilité Indéfectible; Hugues Lapaire, le Disert du Berry; Joseph Loubet, Compagnon félibre du Devoir de Liberté; Han Ryner, le Prince des Conteurs; Ian Mongoï, le Compagnon masqué; Bastide de Clauzel, le félibre de l'Olivier dont nous regrettons de ne pas publier le sonnet, le Voile d'Isis *étant voué à la prose, comme on est voué au blanc, au bleu ou au rouge.*



M. ABEL BOYER
PÉRIGORD CŒUR LOYAL.

Je remercie spécialement les compagnons Albert Bernet, Abel Boyer, Bonvous, Meniot et Rigaud, de leurs articles qui ont donné à ce numéro le ton et la couleur compagnonniques. Notre confrère des Cahiers du Centre *et les Directeurs de la Librairie Calmann-Lévy, qui ont mis à notre disposition les bois gravés des livres de George Sand.*

Aux collaborateurs de lettres, j'associe dans ma

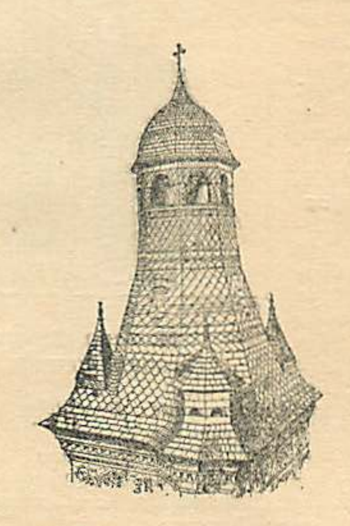
gratitude les artistes et les lecteurs qui nous ont spontanément offert leur concours : MM. Pierre Chaux, Dumaret, Louis Guillaume, Edouard Marsal, Auguste Sinoir, Milivoij Uzelac. Grâce à eux **tous**, le Voile d'Isis *se présente orné de suggestives illustrations et d'images documentaires.*



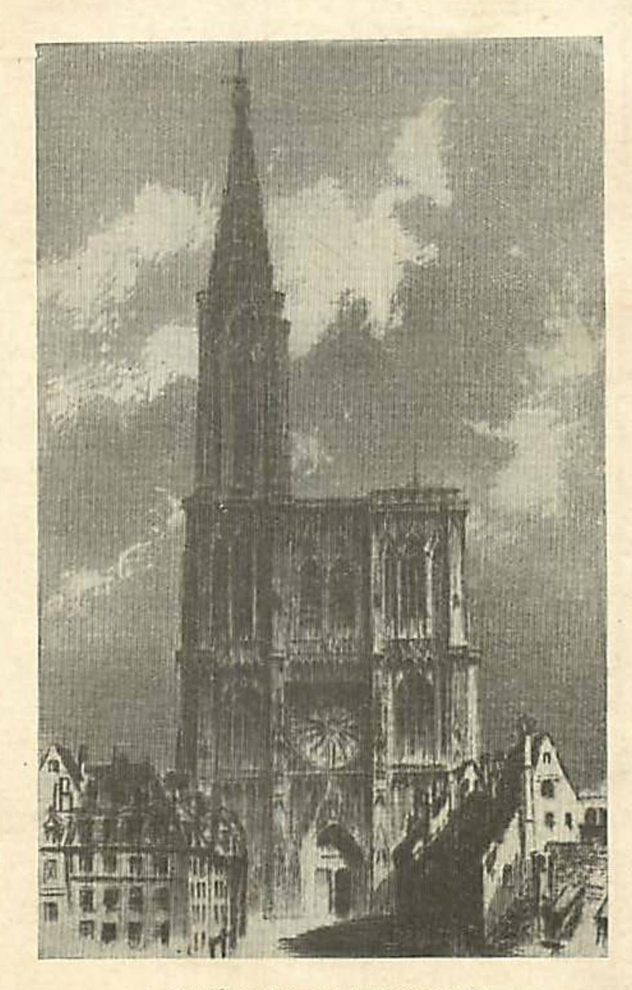
Et maintenant...

Voici l'or dégagé de sa gangue : le bloc informe, soumis à la pensée, a cédé la place à l'œuvre qui tressaille. Le blé de l'esprit est sur l'aire...

PAUL-REDONNEL.



Chef-d'œuvre de Maîtrise
des Couvreurs.



CATHÉDRALE DE STRASBOURG.



Aux Compagnons du Tour de France

Salut à vous, amis que j'ai retrouvés, amis que j'avais avant de naître, par l'amitié et par l'œuvre de la grande George Sand qui vous immortalisa.

Salut à votre volonté de vivre, salut à votre courage, Aristocrates des Métiers.

Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler « votre sœur », moi qui travaille aussi en suivant l'idéal de toujours mieux faire, et je réponds à votre appel en vous serrant cordialement la main à tous.

AURORE SAND.

LA RELIGION DE L'ART

Artis dignitatem pro virili exornaturum.
Ego arcana non revelaturum.
J'embellirai de mon mieux la dignité de l'Art
Je n'en révélerai pas les secrets.
(Serment de Maîtrise, XIIIe siècle.)

Le Compagnonnage est un vaste champ d'hypothèses, il se prolonge dans un passé de mystères, plein d'attraits pour le chercheur ; ce Compagnonnage tient à la fois et à l'Histoire et à la Légende !

Dans toutes les études archéologiques, nous en reconnaissons sans cesse les symboles ; il est une science, il décèle une philosophie admirable ; son symbolisme séduisant s'imprègne d'une lueur mystérieuse ; il fut la Religion de l'Art !

Il eut ses archontes qui surent faire de leurs adeptes la pléïade des artisans initiés au Grand Œuvre !

De longues épreuves étaient imposées à celui qui aspirait à le connaître.

Le Compagnonnage, dès la plus haute antiquité, fut la garde du temple de la Science Architecturale ; c'est pourquoi, dans toutes les guerres, les Compagnons étaient les premiers otages imposés par les vainqueurs pour l'élévation de leurs temples ou de leurs constructions gigantesques.

C'est ainsi que nous trouvons à travers l'Egypte, la Grèce et l'Europe une corrélation méthodique

des principes géométriques dont les Compagnons possédaient les secrets et l'usage, et, sous tous les rapports, l'interprétation symbolique initiatique.

« L'architecture, quelle qu'elle soit, c'est encore « le signe traditionnel le plus caractéristique d'une « race. Des conquérants peuvent prendre les cou- « tumes, les mœurs, la religion, la langue même « de ceux qu'ils ont conquis, cela s'est vu ! Mais « ils gardent presque toujours leur façon de bâtir; « ils signent leur nom sur la pierre. (Pierre Mille).

Jusqu'au XVI[e] siècle, le latin était généralement connu, et parlé couramment même dans le peuple. François I[er] l'exclut des textes juridiques, et sous son règne le français s'employa dans tous les édits.

L'enseignement de la Géométrie et des Arts était donc fait en latin, et également celui de la Bible, de la philosophie platonicienne et celle d'Aristote.

Le Christianisme arrivé à son apogée voulut un style résumant sa pensée ; et aux dômes, au plein cintre, aux tours massives, substitua les flèches élancées et l'ogive qui prit progressivement son essor.

C'est alors que les papes créèrent à Rome l'Université des Arts où les monastères de tous les pays envoyèrent leurs élèves et leurs laïcs constructeurs.

Ces élites fondèrent ainsi la Maîtrise universelle, où tailleurs de pierres, imagiers, charpentiers et autres métiers d'Art reçurent la conception

constructive qu'ils appelaient le Grand Œuvre !

La réunion de tous les Maîtres d'Œuvres ÉTRANGERS forma l'association symbolique, la truelle surmontée de la croix ; la croix aux bras de laquelle se suspendaient l'équerre et le compas. Les marques emblématiques créèrent les symboles de la grande Maîtrise universelle.

— *Sanctissima Trinitas conditor Mundi* (1). — Telle fut la pierre angulaire des maîtres d'œuvres ; telle sera aussi celle des Compagnons sous l'égide des Maîtres, unis dans la communion idéaliste de confraternité, dans l'amour de l'Art !

Les Compagnons aspirants à la Grande Maîtrise devaient aller à Jérusalem, en Grèce, traverser l'Italie, et chacun d'eux, suivant leur *nationalité*, se rendre dans leur pays, où ils étaient appelés à diriger les travaux des cathédrales : c'étaient les « Passants » !

Le but auquel ils aspiraient le plus était de s'arrêter à Strasbourg « Grande Loge », visiter la cathédrale ; de là, se rendre à Bruxelles, à la Basilique de Sainte-Gudule ; ces deux églises ont dans leurs contreforts le monogramme des compagnons dans toute l'ampleur de leurs symboles !

Les villes renommées étaient désignées par des vocables bibliques ou par des noms d'anciennes cités rappelant des merveilles d'architecture.

Les Compagnons de la Grande Maîtrise étaient

(1) Très Sainte Trinité, créateur du Monde.

tous liés par le serment *Artis dignitatem...* et ceux qui, des Flandres, traversaient les détroits, allaient en Ecosse recevoir le cachet de Grand Maître. Pareille analogie existe dans le Compagnonnage du Devoir, où les Compagnons de Jacques et de Soubise vont à la Saincte Baume (1) faire frapper leurs couleurs.

Malgré ses forces spéculatives, la Grande Maîtrise s'effaçait devant l'évolution constructive ; trois grandes époques y contribuèrent : la première, sous saint Louis où les corporations se nationalisèrent en Jurandes ; la deuxième, sous Philippe le Bel par l'émigration des Maîtres, et la troisième, malgré ce grand écart de temps, par le fameux Edit de Nantes sous Louis XIV.

Au xve siècle se créèrent les Compagnonnages corporatifs à côté des Jurandes religieuses dirigées par les Prévôts au pouvoir juridique ; ces Compagnonnages conservèrent longtemps leurs symboles primitifs qui, finalement, s'amoindrirent par un manque d'unité ; mais, par contre, ils luttèrent contre toutes les oppressions de l'autocratie royale et des corporations religieuses ; celles-ci pressentaient dans ces Compagnonnages (héritiers du Passé) une hostilité constante contre l'absolutisme et redoutaient leur influence sur le peuple par leurs mystères !...

Ce fut bien, en effet, les Compagnons qui donnèrent à la classe ouvrière l'impulsion dans l'Art

(1) Près de Brignolles (Var), en Provence.

du Travail, par la beauté de leurs chefs-d'œuvre, qui sont admirables.

Les initiations dans le compagnonnage n'échappèrent point à la critique ; mais, suivant l'axiome : la critique est aisée et l'art est difficile, les Compagnons de France s'imposaient autant à la classe ouvrière par leurs travaux que par l'exemple de la plus belle confraternité !

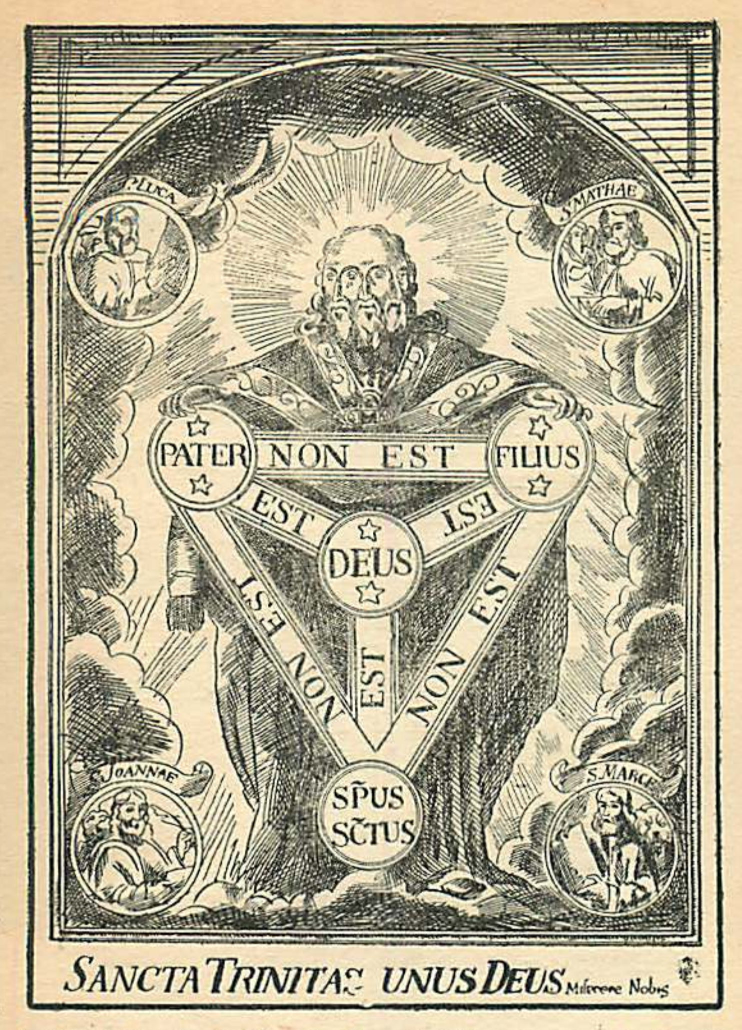
C'est par le mystère initiatique que l'affection se projette sur tous ces compagnons, et ces sentiments de fraternité qu'ils ressentent les uns pour les autres sans pouvoir se l'expliquer.

Cependant, d'où vient cette chaleur de sentiment et d'amour fraternels, si ce n'est de la « *Religion de l'Art* » ; de la gloire du métier ; de la fierté de l'homme, du compagnon capable. C'est pour cette raison que tant qu'il sera conservé dans les initiations corporatives intégrales, le symbolisme du Compagnonnage imposera sa force spéculative !

La couronne des arts et métiers, surmontant comme un dais les couleurs héraldiques du Compagnonnage, armes parlantes, traversée par les rayons lumineux du delta au monogramme : je suis le commencement et la fin.

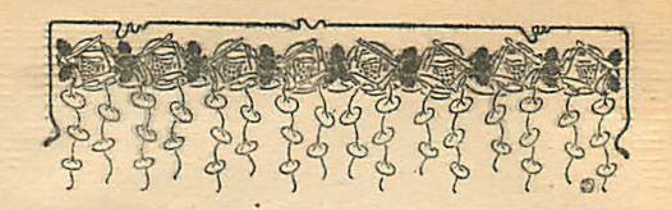
Sanctissima Trinitas conditor Mundi !

AUGUSTE BONVOUS, d'Angoulême,
Chevalier de l'Ordre du Compagnonnage du Devoir.



Le Saint Devoir de Dieu des honnêtes Compagnons du Devoir.
JEAN-BAPTISTE LOGOS (C.·. P.·. T.·. O.·. P.·.).

(Appartient à Auguste Bonvous, d'Angoulême.)



LE COMPAGNONNAGE

Le Compagnonnage est une société secrète très ancienne, son origine se perd dans la nuit des temps.

Il est fort probable que l'Egypte fut son berceau. D'après Hérodote, on y adora un Etre invisible, immortel, agissant et présent partout, et plus tard la Terre ou la Nature sous le nom d'Isis.

Les prêtres de ces divinités voulant cacher leur science et leur doctrine imaginèrent des cérémonies mystérieuses : ce fut l'initiation.

Pour être initié, il fallait subir une série d'épreuves physiques et morales, le récipiendaire ou Myste se présentait couronné de branches d'olivier, avec une ceinture de couleur pourpre.

Toutes ces cérémonies mystérieuses se faisaient la nuit, dans un antre, et le secret le plus inviolable en dérobait la connaissance aux profanes.

La Grèce, après Samothrace, eut ses mystères, témoin ceux du sanctuaire d'Eleusis dont Plutarque a décrit la cérémonie de l'Initiation.

Les initiés étaient couronnés d'If et de Myrte.

Dans les cérémonies mystiques de l'Initiation au Compagnonnage, on retrouve les traces des cérémonies de l'antiquité.

Le profane est purifié par les trois éléments : il embrasse une vie nouvelle : les épreuves physiques et morales qui lui sont imposées ont pour objet de lui indiquer la route qu'il doit suivre et de le mettre en garde contre les écueils qu'il pourrait rencontrer pendant son existence.

Les maximes les plus sages lui sont enseignées : on lui démontre les délices de la vraie Fraternité ; on l'encourage au travail, et on exige de lui qu'il devienne un excellent ouvrier.

Imbu de ces principes sacrés, le Compagnon voyage avec honneur, travaillant sans cesse pour devenir ce qu'il a promis d'être.

Rentré dans ses foyers, il n'oublie pas cette société qui a pris soin de ses jeunes ans ; qui a remplacé sa famille ; qui l'a comblé de bienfaits ; qui n'a cessé de le maintenir dans la bonne voie ; qui en a fait un homme et lui a fourni toutes les armes pour lutter dans toutes les circonstances.

Le Compagnonnage est pour lui une religion ; c'est sa vie et son idéal ; ses emblèmes sont des reliques précieuses qu'il respecte et vénère, et conserve et met à la place d'honneur.

Le Compagnonnage a ses légendes et ses archives, il est aisé de suivre sa marche à travers les siècles. L'antiquité a eu ses sociétés d'ouvriers : chez les Juifs, les Kassidéens, qui donnèrent naissance aux

Esséniens, avaient des signes, des paroles, des attouchements et des emblèmes mystiques pour se reconnaître ; les maisons où ils s'arrêtaient en voyage s'appelaient « Semnées ».

De la Judée, ces sociétés passèrent en Egypte, et d'Egypte en Grèce.

Les Dionysiens, ou prêtres de Bacchus, formaient des sociétés pour la construction des Temples et des Édifices.

Numa fit venir à Rome les architectes d'Athènes qui prirent la tête des collèges d'ouvriers. *(Collegia Artificum.)*

Ces collèges d'ouvriers, qui avaient le privilège de la construction des édifices publics et dont Vitruve et Bramante faisaient partie, se répandirent en Allemagne, en France et en Angleterre.

Nous les retrouvons de nos jours en France et en Allemagne.

Les archives datent la naissance des Compagnons de la construction du Temple de Salomon.

Les tailleurs de pierres, les charpentiers, les menuisiers, les serruriers, les teinturiers en drap, les tanneurs et les corroyeurs seraient les premières corporations qui furent initiées au Compagnonnage.

Voici une pierre de taille munie d'une inscription phénicienne, trouvée dans les soubassements du temple de Jérusalem.

A la construction des tours de la cathédrale d'Orléans une réforme eut lieu. Les charpentiers

devinrent «enfants du Père Soubise» et les autres corporations « enfants de Maître Jacques ».

On retrouve dans le rituel de quelques corporations des restes de l'initiation lévitique pratiquée chez les Templiers, par les Carmes et les religieux de la Merci.

Pendant longtemps, les Compagnons n'écrivirent pas leurs cérémonies mystiques ; elles étaient transmises oralement et par tradition. Plus tard, elles furent écrites en signes conventionnels et ensuite expliquées minutieusement pour qu'aucune confusion ni «ajouté» ne vinssent déformer l'œuvre du Fondateur.

Pas mal de parchemins, très intéressants, restaient ignorés, cachés dans quelque malle, et cela parce que la plupart des Compagnons ne savaient ni lire ni écrire. Aussi combien de choses précieuses se sont-elles égarées ou sont restées inconnues ?

(J'ai eu, en mains, à Nantes, en 1885, un parchemin datant du règne de Clotaire.)

On retrouve sur les vieux livres les noms des Compagnons qui partaient d'une ville pour aller dans une autre et qui, ne sachant pas écrire, ont signé d'une croix (+) à l'encre rouge.

Les plus instruits inscrivaient sur ces livres les légendes, la construction de tel ou tel édifice : châteaux, cathédrale, abbayes, et le nom de ceux qui y avaient travaillé.

C'est ainsi que l'on sait que : Etienne de Mortagne, C.·. tailleur de pierre, était qualifié de

maître de l'œuvre de l'église de Tours, et qu'il eut pour aide Lucas le Bicheron ; que Simon du Mans était l'associé d'Etienne de Mortagne ; qu'en 1312, Guillaume de la Guerche était maître charpentier de l'église de Tours ; qu'en 1430, Guillaume Le Roux reçut 850 livres pour la construction de la magnifique charpente des quatre dernières travées de la grande nef, et que de 1432 à 1453 ce fut Jehan de Dampmartin qui appareilla les quatre dernières voûtes de la nef et une partie de la façade.

On retrouve sur ces livres le compte rendu des fêtes, et un état des dépenses. Ce devait être tout drôle mais fort imposant, de voir, le jour de la fête patronale, des centaines de Compagnons se rendant à la messe, canne en main et couleurs flottantes, précédés d'un fifre et d'un tambour.

Les réceptions se faisaient primitivement dans la forêt, au bord de la mer ou dans des grottes ; plus tard, elles eurent lieu dans des Huttes ou Cayennes.

Il y eut des Compagnons fendeurs de bois qui ont disparu, ils étaient apparentés avec les Compagnons charpentiers ; leur réception, leurs initiales étaient presque les mêmes.

Il y avait aussi des Compagnons Potiers d'Etain, disparus aussi en France ; il en existait encore en Bohême, au siècle dernier ; ils portaient une boucle d'oreille du côté gauche avec une équerre et un compas entrelacés.

En Allemagne, il existe des Compagnons maçons,

charpentiers, menuisiers ; on retrouve dans leurs rituels certains passages qui prouvent une commune origine avec les Compagnons de France.

Les compagnons charpentiers allemands ont dans leur rituel une partie de la réception des compagnons fendeurs de bois.

J'ai, sous mes yeux, la réception d'un Compagnon menuisier ; le récipiendaire est appelé « tablier de peau de chèvre ». On retrouve dans cette cérémonie des passages dénotant que cette antique société qu'est le compagnonnage avait étendu partout ses racines et que cet arbre gigantesque avait porté des fruits.

Il serait curieux de raconter les initiations des Compagnons tailleurs d'Habits et des anciens Compagnons selliers et celles des chapeliers ; et également les démêlés qu'eurent les compagnons cordonniers en 1645, avec la Faculté de Théologie ; et voire, la sentence de l'official de Paris, le 30 mai 1648, et celle du bailli du Temple, le 11 septembre 1651.

Le Compagnonnage a laissé des monuments, remarquables témoins de sa force et de son ancienne splendeur.

Les cathédrales de Strasbourg et d'Amiens, Notre-Dame de Paris, etc., conservent encore la preuve que des ouvriers d'élite, unis par des secrets sortant d'une même école, les ont édifiées.

Le Compagnon instruit retrouve, gravés sur la pierre ou le bois, les hiéroglyphes, les poses qu'il

connaît et que ses frères ont voulu donner à la postérité.

A la basilique de Saint-Denis, le Christ fait le signe C.·., etc...

A l'église de Saint-Maximin, en Provence, où Perdiguier est allé souvent méditer, existent aussi des chefs-d'œuvre exécutés de la main des Compagnons.

Parmi les restes de la belle basilique de Saint-Gilles-du-Gard se trouve un chef-d'œuvre, but de pèlerinage de tous les Compagnons tailleurs de pierres. C'est la fameuse vis ou escalier en spirale, supportée par une voûte annulaire rampant sur le noyau. Les murs de la tour possèdent les noms de plusieurs Compagnons visiteurs.

A la Révolution, pendant qu'on démolissait l'église, un Compagnon cordonnier, président du Club, demanda grâce pour la fameuse vis et sauva ainsi la partie où ce chef-d'œuvre se trouve.

La cathédrale de Reims, au porche central, porte les marques de l'Initiation Compagnonnique: en bas, à gauche du spectateur, en haut du même côté et dans le haut, à droite.

Dans le Dôme de Würzbourg, on voit les deux colonnes J.·. et B.·. On les retrouve également à Cologne, à Berne, à Strasbourg, à Valenciennes.

Dans l'église de Doberan, en Mecklenbourg, en plusieurs endroits on voit des triangles et des doubles triangles entrelacés. Un enfant Jésus porte sur sa poitrine l'étoile flamboyante du Compa-

gnonnage. Dans une représentation de la sainte Cène, les apôtres font le signe d'ordre.

A Strasbourg, dans les premiers temps de la construction de la cathédrale, la scène de la mort d'Hiram y était clairement représentée. On y voit encore, adossée au pilier séparatif du grand portail, la statue de Salomon.

A Notre-Dame de Paris, la position des mains du Christ sculpté dans l'ogive du portail central est significative.

Concluons en disant que le Compagnonnage a toujours été l'école de la Morale et du Savoir professionnel, qu'il est encore vivace et désire être connu.

Les dévouements ne manquent pas chez nous ; des écoles professionnelles fonctionnent et demandent à être suivies par tous nos jeunes ouvriers.

L'Etat, les municipalités devraient s'intéresser à notre œuvre philanthropique et nous aider à donner à notre cher pays de très bons ouvriers.

Marmande, le 3 *octobre* 1925.

L. RIGAUD,
Compagnon Passant Bon Drille charpentier.

Le Cinquantenaire de la mort d'Agricol Perdiguier

Les Compagnons s'apprêtent à fêter, avec l'éclat dont ils sont coutumiers, le Cinquantenaire de la mort d'Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, mort à Paris, le 26 mars 1875.



Compagnon Bon Drille.

Extrait de: *Mémoires d'un Compagnon* par Agricol PERDIGUIER (Moulins, 1914).



Le beau tour de France d'un artisan

Je suis né en Périgord Noir, non loin de ce vieux manoir des Fénelon, sur qui plane la grande ombre du Cygne de Cambrai. J'ai été bercé par le tic tac des moulins et le carillon de l'enclume.

Mon père, par tradition, exerçait le métier de maréchal-taillandier, mais ses opinions républicaines trop affichées l'obligèrent à quitter le hameau des Moulins-Bas pour aller s'établir dans une de ces vieilles bastilles moyenageuses qui dominent le féerique panorama de la Dordogne. Je ne m'attarderai pas à retracer ma vie d'enfant parmi ces vieilles pierres qui rappellent avec les luttes féodales les rapines du fameux Gilbert de Domme ou les incursions du Prince Noir. Mais je ne peux empêcher ma pensée d'errer sur l'immense vallée bordée de ces hautes falaises où j'allais, au grand désespoir de ma mère, suspendu au bout d'un mauvais courdil, dénicher faucons et grolles. Rien ne me peut faire oublier cette belle Dordogne aux reflets de métal qui se déroule et se *contord* dans la vaste plaine.

A 13 ans, j'étais déjà un grand garçon ; cela me valut d'entrer en apprentissage chez un vétérinaire des environs, qui fit de moi un hongreur et m'envoyait dans les fermes et hameaux châtrer moutons et porcelets. J'étais, pour ce travail, coiffé d'un vaste béret et muni du sifflet en usage chez les chevriers pyrénéens, duquel je tirais cette gamme de sons qui a valu à l'instrument son nom de « zuitzoua ».

Mais cette profession ne plaisait pas à ma mère. Un beau jour, je délaissai le bistouri, le béret et le zuitzoua pour le tablier de cuir et le marteau. J'obéissais à la tradition ancestrale.

Le premier tablier de cuir est une solennité dans la vie d'un apprenti. Elle eut lieu chez Canté, l'aubergiste, au milieu de tous les artisans bons voisins réunis autour d'une pinte de bon vin. Le tablier servait de nappe, et une fois vidés, les verres furent retournés; leur bord humide traça des circonférences vineuses sous la bavette où mes parrains signèrent dévotieusement. J'entendis, ce jour-là, parler beaucoup du Tour de France.

Mon pays fournissait alors de nombreux ouvriers de toutes catégories, car tous ces petits artisans, trop pauvres pour payer des salaires à des adultes, prenaient des apprentis, dont nos villages étaient une véritable pépinière, renouvelée chaque année, formant ainsi des charrons, des maréchaux, des bourreliers, des menuisiers, des serruriers futurs mécaniciens, des ferblantiers, etc. C'était une véritable émulation ; ces gars solides et travailleurs s'égaillaient ensuite dans toute la France. Aussi, au retour de l'un d'eux, quelle était notre joie de le recevoir et d'en écouter les récits merveilleux sur ces grandes cités que nous brûlions tous de connaître.

La vie s'écoulait ainsi un peu monotone, lorsqu'un jour mon père reçut une lettre d'un de ses apprentis qui venait d'être reçu Compagnon à Nantes, sous le nom de Périgord l'amour du Devoir. Mon père s'en montra très fier, et lui, qui avait toujours été silencieux sur ce sujet, m'expliqua et me vanta cette organisation fabuleuse. Ma mère fit chorus et chanta les *Adieux de Bayonne*, la chanson préférée de mon grand-père. Désormais, je profitais de toutes les occasions pour me faire raconter des histoires de Tour de France. J'en gardais un apeurement émerveillé, que ma mère contribuait à augmenter, en me disant lorsque je ne marchais pas droit : « Tu verras, lorsque tu seras sur le Tour de France ! »

Ce grand jour vint, un matin d'octobre 1899 ; je partis pour Bordeaux où mon oncle était établi comme fondeur. Puis, par l'intermédiaire de l'Union des Travailleurs du Tour de France, j'entrai chez un patron du « Tondu ». Homme de rude abord, mais de bon cœur et excellent ouvrier, il ne me ménagea ni les bons conseils, ni les coups de bottes. Je ne m'en suis jamais plaint ; mais il était membre d'une société que faisait au Compagnonnage une guerre sans merci, ce qui paraissait, à mon âme d'adolescent, injuste et

déloyal. Il gardait toutefois une certaine déférence pour les idées et les usages Compagnonniques.

Les sentiments que j'éprouvais se reflétaient-ils sur mon visage ? Mon désir de faire partie de cette société se lisait-il dans mes yeux ? Un jour, pendant le travail, mon patron me lança à brûle-pourpoint : « Vous, vous avez une tête à faire un Compagnon ». Je ne répliquai point, et quelques jours plus tard, le 4 février 1900, j'entrai dans la Société des Compagnons du Devoir. Landais, l'Enfant de la Victoire, signait mon livre d'aspirant. Mes débuts, en cette qualité, m'ont laissé de fortes impressions et des souvenirs vivaces.

Dans le Compagnonnage tout est solennel et se fait selon des rites et des traditions consacrés par le temps et l'usage, quoique un relâchement fort regrettable s'y soit produit depuis un quart de siècle. Mon admission d'aspirant se fit, à mon grand ébahissement, avec le cérémonial suivant : Le Premier en ville des aspirants, un Bourguignon de 20 ans, barbu comme un sapeur, me fit asseoir au bout de la table où une trentaine de mes nouveaux camarades avaient déjà pris place. Après que j'eus soldé mon droit d'admission, on fit la lecture des règlements, que tout le monde écouta debout, puis sur un signe du premier aspirant, une demoiselle qu'on appelait la Sœur, servit un litre de vin. Après avoir réclamé le silence, le premier aspirant prit la bouteille, plaça un doigt sur le bouchon et demanda en un formulaire précis, le droit de verser à la ronde mon litre d'admission. « Faites-en bon usage, Pays ! » lui fut-il répondu, et le vin fut versé et bu selon un rite consacré.

Je fus frappé de la bonne tenue, de la propreté et de la correction des costumes de mes nouveaux camarades, ce qui n'était pas dans les mœurs des ouvriers de cette époque. J'en connus vite les raisons.

Les aspirants, de même que les Compagnons, se réunissaient régulièrement trois fois la semaine et le premier dimanche de chaque mois. Le premier aspirant, flanqué du deuxième et du troisième, ouvrait la séance, faisait l'appel de ceux qui travaillaient en ville, prenait des nouvelles des uns et des autres et passait la revue de correction.

Nous devions nous rendre chez la mère, en tenue correcte, avec chapeau, cravate et souliers cirés. On m'infligea un jour une amende parce que, vêtu d'un jersey

en laine, ma cravate était invisible. Le premier aspirant abusait parfois de l'autorité conférée par les compagnons ; nous nous faisions alors rendre justice par ceux-ci, qui cassaient les coupables sur-le-champ. Après la revue, le premier disait : « Y a-t-il des arrivants parmi les Pays, ou des Pays qui désirent se faire admettre dans la Société ? » Les uns et les autres se faisaient alors connaître, ainsi que les Partants et les Flâneurs. Tout ceci se passait de façon rituelle : les règles étaient lues sous l'évocation de Maître Jacques ; les litres d'arrivants ,d'embauche et d'admission étaient versés et bus selon la règle. Les litres d'amende seuls comportaient une juridiction spéciale, amusante pour les assistants, amère pour les coupables, laquelle faisait souvent pleuvoir sur le premier aspirant un juste retour des amendes qu'il avait voulu infliger. En cas de contestation aiguë, le litige était tranché par les Compagnons.

Les jours de réunion étaient des jours de liesse, l'on y entendait tous les racontars du Tour de France, l'on y apprenait les noms et sobriquets de tous les bons et mauvais galeux et des cités que nous visiterions. Et c'était là un beau spectacle de voir tous ces jeunes hommes qui, s'étant déjà rencontrés à Paris, à Lyon, à Marseille, se retrouvaient à Bordeaux, ayant fait en sens inverse leur Tour de France.

La chanson était à cet âge quelque chose de merveilleux. Chacun était forcé de chanter, bien ou mal, la sienne; le récalcitrant s'en tirait en payant un litre, punition pour lui, récompense pour les chanteurs. Les maréchaux étant, en général, des villageois, chacun de nous chantait une chanson de son terroir. C'étaient les chants les plus beaux, et que nous préférions aux scies de café concert, dont nous régalaient les dessalés qui avaient fait les grandes villes. Mais ceux qui savaient les chansons du Compagnonnage étaient écoutés religieusement, et nous nous rappelions nos impressions d'enfants, quand, à l'église, montaient vers la Vierge, image de toutes les vertus, de douceur et de bonté, les stances liturgiques.

Ces chants de Compagnons, c'étaient nos hymnes sacrés : ils glorifiaient notre Tour de France, nos aspirations ; ils exaltaient cette ambition de retourner dans nos villages avec la pleine possession de la science de nos métiers. Et quand les Compagnons descendaient de leur réunion, ils nous écoutaient sans rien dire, et

nous lisions sur leurs visages leur entière satisfaction. Alors nous nous taisions. Eux, assis à leur table, se remettaient à chanter ces chansons au sens un peu mystérieux et en nous le désir grandissait de mériter un jour ces longues cannes qui pendaient le long des murs et auxquelles il nous était défendu de toucher.

Conquis par l'exemple, je pris, un matin, la résolution de voyager, et je partis pour Nantes, Savenay et Saint-Nazaire. A Nantes, j'ai travaillé sous les ordres d'excellents ouvriers, dont la réputation sur le Tour de France était légendaire. A Saint-Nazaire, nous étions deux aspirants ayant pour Compagnons Poitevin la Tranquillité et Agenois le Courageux. Il est rare de trouver des hommes mieux baptisés. Ils rivalisaient d'ardeur à nous apprendre, organisant tous les jours des concours de forge entre nous deux. Chaque professeur soutenant son élève, il était souvent fort difficile de classer les concurrents. Le patron, également Compagnon et pince-sans-rire, nous départageait, en déclarant solennellement : « Guépain et Périgord sont aussi maladroits l'un que l'autre ! » Sur quoi, après sentence et pour faire l'accord, chacun de nous payait une rasade à nos professeurs. C'est ainsi que l'on formait, chez nous, les bons ouvriers. Les Compagnons se piquaient de faire recevoir leurs aspirants, tout échec était cruellement ressenti ; et le refoulé, suivant l'expression consacrée, n'avait plus qu'à battre aux champs rapidement et aller se réhabiliter dans une autre Cayenne. Les autres corps de Compagnons possédaient le même esprit, augmenté encore dans ceux où existaient des cours professionnels. Et là, pendant que les maréchaux chantaient, les aspirants des autres corps d'état veillaient aux chandelles, sans bruit, compas et tire-ligne en main. Chez les charpentiers, par exemple, un jeune reçu travaille toujours sous la surveillance d'un ancien. S'il se trompe, gare à lui ; il faut voir l'œil du grognard ; et la face terrible qu'il montre au bleu. C'est que la confrérie tient à l'honneur !



Enfin me voici Compagnon.

J'ai subi les épreuves professionnelles avec succès, et les épreuves symboliques avec patience et endurance. Les compagnons m'ont infligé quelques leçons

de haute portée morale, dont j'avais peut-être besoin.

Ils m'ont obligé à ruser avec eux ; mais, croyant que c'était nécessaire, mal m'en prit; c'est là qu'ils attendent les jeunes étourneaux d'aspirants. Bon Dieu ? je ne ruserai plus !

Mais quand on est reçu, il y a quelque chose de changé, on n'est plus aspirant, on n'est pas Compagnon, un règlement sévère nous étreint. Pour sortir de là, il existe un moyen, et un seul, déguerpir. C'est ce que veulent les Compagnons, et c'est ce que je fis au plus vite. Nous avions six mois pour quitter notre ville de réception, mais nos ressources pécuniaires réglaient ces dates invariablement.

C'est en mars 1901 que je quittai Bordeaux. J'avais le choix entre Marseille et Nantes, les deux villes Cayennes où le compas s'est arrêté. J'allai vers Marseille, car j'avais vu Nantes étant aspirant.

Le baluchon sur le dos, de bons sabots aux pieds, je prends la direction d'Agen, où je ne trouve pas de travail. J'y rencontre un aspirant, Chapeau d'Ancenis. Nous nous embrassons, heureux de nous retrouver, et il se décide à quitter son patron pour m'accompagner. Nous faisons route pour Montauban, où, à l'époque, je ne connaissais pas encore l'ami Rouché, et de là sur Toulouse. Cette étape franchie en un seul jour, en sabots, me fut très pénible, et ce fut appuyé sur l'épaule du Nantais et d'un Gascon rencontré en route que je fis mon entrée dans la capitale du Languedoc. Là, de bons camarades nous aidèrent et nous procurèrent du travail. Que de belles anecdotes j'aurais à raconter sur mes randonnées à travers la France !

De Toulouse, j'allais à Bagnères-de-Luchon. Ce voyage réservait à mes yeux éblouis le plus magnifique des tableaux que mon imagination eût pu rêver. J'avais contemplé la mer glauque avec ses plages parsemées de cadavres gélatineux de méduses ou de noirs goémons, ses falaises noyées d'embruns ; j'allais voir maintenant les Pyrénées. Quelle extase ! Au loin, dans le sud, une barrière bleue, d'un bleu très vif, droite comme un mur gigantesque. Au-dessus, un panache blanc, rose, violacé, pourpre que je prenais pour des nuages. C'était la neige. Spectacle merveilleux et étrange ! mon cœur se gonfle d'émotion, je voudrais battre des mains d'admiration, pouvoir conduire l'univers dans cette plaine pour lui montrer ce que je découvre là-bas ! Dans le train qui m'emporte,

mes voisins ne sont pas émus. Ce sont des gens du pays, habitués à regarder les Pyrénées comme je regardais ma Dordogne se tordre dans les gorges de nos vallées. Le train pique sur ce mur, nous roulons dans des précipices ; des torrents bondissent au-dessus ou au-dessous de nous, puis c'est le Val d'Aran, les montagnes s'écartent, l'une tout en marbre rouge, l'autre tout en marbre blanc. Les montagnes deviennent plus hautes et se hérissent de pics pointus ; dans un ravin sombre, le train s'avance comme un reptile à contresens de la rivière la Pique qui jaillit à travers des blocs énormes de granit, de marbre multicolore ou d'ardoises aux reflets verdâtres et dorés.

Mon séjour à Bagnères, de mai en août, permit de me rendre deux fois en Espagne ; j'y pénétrais par le col du Portillon que domine une aiguille montant éperdument vers le ciel, et si lisse que ni l'herbe, ni la neige ne peuvent s'y accrocher. C'est un spectacle terrifiant de regarder ce Val d'Aran, dont on ne peut voir le fond tant il est noir, et ce méchant pic qui menace le ciel de sa pointe.

En août, je me rendis à Béziers, sans m'arrêter à Carcassonne, quoique ville bonne, dit la chanson. J'avais mis six mois pour gagner la première ville où notre société eut un siège régulier. J'y rencontrais, en arrivant à la gare, un Bordelais. En sa compagnie, je me rendis chez la mère le soir même.

Après avoir été topé et reconnu selon les usages, je fus mis au rang des Compagnons, et c'est dans cette ville que je pris la Grande Canne.

Je travaillai ensuite à Agde, dont les alentours sont admirables. De vieux volcans éteints flanquent la plage, avec en face, le fort de Brescou, construit sur un îlot à 4 kilomètres en mer. Sur l'un des volcans, un phare que j'ai visité possède une lampe à 5 mèches qui éclaire puissamment la côte. On y découvre tout le golfe du Lion, dont la ligne se dessine nettement pour aller se perdre à l'Occident sur les premiers contreforts des Pyrénées. Plus loin s'estompent les côtes d'Espagne. Derrière soi, les pics des Cévennes se découpent dans l'azur, tandis que la plaine s'étale à l'infini. Au levant, la Méditerranée, l'étang de Thau forment comme deux océans séparés par une étroite lande de terre ; Thau, la ville mystérieuse qui s'engloutit sous les flots, tandis que les volcans de Cette, des Onglous et d'Agde crachaient à la face du

ciel les entrailles de la terre. Et tout cela m'apparaît, sous un ciel bleu, un soleil de feu, avec une mer unique en sa beauté, vers laquelle je me sens attiré par d'invisibles sirènes.

D'Agde, je me rendis à Montpellier, chez un mauvais singe de patron qui nous abreuvait de sottises et de vin aigre, et nous nourrissait de lapin d'un lundi à l'autre. Avec mon compagnon Poujeau, dit Angevin, l'Enfant de la Victoire, je partis pour Nîmes vers le milieu de novembre.

J'ai gardé dans mon cœur la meilleure place pour cette cité sainte du Compagnonnage où les Compagnons trouvaient chez notre mère le plus agréable des asiles, le plus doux accueil, les meilleurs soins et toutes les consolations morales.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'une mère de compagnons, allez à Nîmes. La Mère Reboul est morte, mais son souvenir restera indéfectible et inaltérable dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue. Cette Mère n'était pas l'unique des braves femmes qui portaient ce titre honoré, mais elle les dépassait toutes par sa bonté, sa douceur, son dévouement et son désintéressement. Son mari, le père Reboul, ancien employé d'octroi, était l'homme le plus doux, le plus affable et le plus généreux. Leurs trois filles, des anges; et leur fils, soldat à l'époque, a dû hériter de ces nobles vertus. Pauvre Mère Reboul, que ne faisait-elle pour nous ? Elle se serait dépouillée de tout. Bonne table, bon lit, propreté exemplaire rayonnaient dans sa maison.

Que de fois elle m'a habillé avec les habits de son fils, pour que je fusse présentable les jours de fête. Aussi, excusez-moi si les larmes me viennent aux yeux en rappelant ces souvenirs. Quand nous n'étions plus là, elle nous écrivait, en nous appelant ses chers enfants; et nous pouvions avoir toutes les déceptions, toutes les peines, elle savait maternellement nous en guérir en peu de mots.

C'est à Nîmes que je dois la flamme Compagnonnique qu'attisèrent les Achard, les Chadeau, les Roissac et bien d'autres. Je ne connaissais guère le Compagnonnage et il faut avouer que beaucoup de Compagnons ne sont pas initiés aux choses du passé et à leur sens mystique.

Les légendes m'intéressaient fort, ainsi que les luttes par la canne et le compas. Les livres de Perdiguier

me ravirent. Sous leur influence allant du mystère au fantasque, je chantai le Compagnonnage. Je le faisais sans art, mais Philippe de Marseille, autrement dit Provençal Cœur Humain et rimeur impeccable, me donna quelques utiles leçons.

Nîmes est rempli de souvenirs Compagnonniques. Ses monuments millénaires portent une foule d'inscriptions ésotériques que l'on retrouve sur la pierre des Arènes, au pont du Gard et à la Tour Magne.

Tout Compagnon qui quittait Nîmes pour continuer son Tour avait sa conduite; je me rappelle toujours le gibbus de Chadeau qui figurait régulièrement à toutes les sorties. Ce brave Poitevin le Secret nous disait en montrant le Christ : « c'est celui-là Maître Jacques ! » Ce qui ne nous fixait guère sur l'identité de l'ordonnateur.

Les fêtes corporatives de Nîmes se faisaient avec le concours des Compagnons de Montpellier et vice versa. Etant à l'époque le benjamin de toutes les sorties, j'ai souvent bénéficié de ces fêtes.

Pendant mon séjour à Montpellier, on enterra Languedoc la Victoire, un très vieux Compagnon boulanger; il me souvient que le curé eut maille à partir avec les trois rouleurs qui refusaient d'ôter leur chapeau monté dans l'église. Ce brave curé ignorait que ce privilège avait été accordé à nos ancêtres.

Aux enterrements de leurs Frères, surtout s'ils sont vieux, les Compagnons ne cessent pas d'être gais, tout en accomplissant leur devoir. C'est une occasion de se retrouver et de faire revivre le Tour de France. Quand on a assisté à l'enterrement d'un Compagnon on se rend compte de notre santé morale; sans fanfaronnade, sans scandale, les Compagnons sont gais et ne se séparent jamais sans rasades et chansons.

Jadis, l'enterrement comportait un cérémonial aujourd'hui désuet, incompris du public ; il avait une portée symbolique dont tout ce que j'en peux dire est qu'il rappelle les coutumes des Egyptiens en particulier, et perpétuées par les Compagnons au cours des siècles.

Il en était de même de la communion sous les trois espèces selon la doctrine.

Les Compagnons du Moyen Age n'étaient pas toujours d'accord avec les prêtres sur l'interprétation des saintes écritures. Les traditions juives du Compagnonnage, l'observance de certaines règles chères aux

premiers chrétiens les rendaient dociles aux enseignements de l'Eglise.



A Mus et Verzège se déroula un épisode sanglant des luttes Compagnonniques. Un tailleur de pierres de Lansargues menait ses partisans au combat, armé d'une fourche qu'il brandissait de terrible façon. Ancien caporal de Bonaparte, il avait échappé à Waterloo et ne pouvait se résoudre à vivre sans plaies ni bosses sous le pacifique régime de la Restauration.

Le Gard et les Cévennes sont des régions historiques pour les Compagnons. Ceux qui avaient adhéré au calvinisme se battirent aux côtés de Roland et de Jean Cavalier.

C'est de ces régions que les Compagnons montagnards, appelés gavatchs ou gavots, allèrent remonter des sièges corporatifs où ils accueillirent les ouvriers huguenots repoussés des Compagnonnages, Jacques et Soubise. C'est même à cause du grand développement que prirent les sociétés de gavots qu'une grande bataille se livra à la Crau en 1720. Il fallut l'intervention des troupes d'Avignon pour faire cesser le combat, qui durait depuis trois jours.

Ces luttes sanglantes pour la possession des régions et des villes furent remplacées par des concours de sociétés de rites différents, et c'est ainsi que les serruriers de Maître Jacques gagnaient Marseille, pour cent ans, sur les gavots ; que Montpellier fut perdu et repris par les gavots menuisiers dans la même journée. Ces belles histoires vaudraient d'être contées ici.

Nîmes me captivait mais ne pouvait me faire oublier les engagements pris. Marcher en avant sans jamais retourner en arrière, telle est la loi rigoureuse du Tour de France, et qui n'était jamais transgressée dans la corporation. Aussi la bonne sœur Augustine m'écrivait :

Elle marche et se renouvelle
Sur la pendule, chaque jour,
Cette heure, hélas ! triste et cruelle
Qui vous remettra sur le Tour.

Pauvre petite sœur tant aimée et respectée et dont ma gourde s'adorne d'un beau ruban qu'elle y plaça !

Un matin d'octobre, arrivant d'Uzès, je disais adieu à Nîmes, que j'aimais, et partis le cœur gonflé de chagrin pour Marseille.

Marseille, tombeau des maréchaux, enfer des chevaux, rude ville pour nous, qui donnait à tous les ouvriers passants les grands principes du métier. Mais que les singes y étaient durs ! Chez l'un d'eux, je fus aussi mal nourri que mal couché ; il m'arriva une histoire qui s'était déjà produite à Monoblet, près d'Anduze. Ces deux patrons marseillais et monoblétois m'avaient fait plumer de la volaille, mais j'en attendis vainement les rôtis, chez l'un comme chez l'autre ! A cet âge, la tête est près du bonnet. Ni moi ni les autres ne mangèrent pas un quintal de sel chez de tels maîtres.

Travaillant à Roquevaire, à quelque 25 ou 30 kilomètres de la Sainte-Baume, je ne voulais pas manquer ce beau voyage, couronnement du tour de France dont on tirait alors vanité, en langue d'oc, *balme ou baumo*. La Sainte-Baume, qui est le nom de la chaîne de montagne ayant son nœud central dans le Var, est également celui de la grotte où la légende fait vivre et mourir la Magdeleine. Quant à la légende Compagnonnique, relatée dans ses vieux manuscrits, elle affirme que Maître Jacques y a été assassiné par des disciples de Soubise. Mais cette affirmation est si peu d'accord avec la vérité que les Compagnons, après y avoir cru pendant des siècles, la considèrent désormais comme un conte fabuleux, une parodie de la légende d'Hiram.

La Sainte-Baume est chère aux Compagnons par tradition. Nos pères furent appelés en Provence par le roi René, grand protecteur des arts. De concert avec les dominicains et les bénédictins, les Compagnons exécutèrent, sous leur direction ou avec leur collaboration, des travaux magnifiques : notamment ce fameux chœur de Saint-Maximin et toutes ces boiseries où sont reproduites une foule de légendes que l'oubli entoure de mystère, dont les Compagnons possédaient l'intégrale signification et que peu, aujourd'hui, sauraient nettement traduire.

De temps immémorial, les Compagnons qui passaient à la Sainte-Baume faisaient imprimer leurs couleurs et leurs faveurs par une presse spéciale où les mystères de la Passion et l'apparition du Christ à Magdeleine étaient reproduits.

Cette presse est actuellement confiée à mes soins et doit reprendre un de ces jours le chemin de Provence pour faire partie du Muséon Arlaten, où Frédéric Mistral, le grand cigalier, réserva une bonne place au Compagnonnage.

Une fois les rubans frappés, les Compagnons partaient de Saint-Maximin et grimpaient sur la montagne de la Sainte-Baume faire bénir leurs couleurs par les religieux affectés à la garde de la chapelle. De la grotte, les Compagnons gagnaient la cime de la falaise et rendaient visite à un monument de forme bizarre en forme de pilon, et baptisé le Saint-Pilon. Ce monument, dont il serait curieux d'indiquer les origines, a été détruit par le temps et remplacé par une petite chapelle qu'y érigèrent des Compagnons tailleurs de pierres passants. Cette chapelle est plutôt une guérite — abri pour le voyageur égaré ou le pèlerin attardé dans ce désert de pierres.

Lors de mon passage à Saint-Maximin, c'était le père Audebeau, Provençal la Fidélité, qui frappait les couleurs ; un père Saintonge la Fidélité l'avait précédé dans cette fonction, mais Audebeau s'est éteint, il y a deux ans ; et ne lui ayant pas trouvé de successeurs, les Compagnons du tour de France ont fait rentrer les machines à Paris.

De retour à Marseille, je reçus une lettre des Compagnons d'Avignon m'invitant à me rendre à Arles chez M. Ferrier, également Compagnon, afin de participer à un concours professionnel. J'eus l'honneur d'être classé deux fois premier, de recevoir médaille, diplôme et une « sommelette » d'argent qui me servit à rembourser la société des avances qu'elle m'avait consenties.

Et après une b lle Saint-Eloi en Avignon, je montai vers Lyon. Lyon, ville que l'hiver enlaidit, ville sombre où le brouillard est à couper au couteau.

Je me rendis au siège de toutes les sociétés et j'allais souvent chez la mère des Charrons, où il m'était permis d'examiner les travaux de dessin exécutés par les veillées d'hiver. Ah ! la pépinière de bons ouvriers qu'il y avait à l'époque.

Je visitai également les Canuts et les Ferrandiniers. L'un d'eux, un vétéran, me conta plusieurs belles histoires des luttes Compagnonniques et notamment celle-ci :

Les Compagnons charpentiers de Soubise et ceux

de Salomon cherchaient comme à l'ordinaire à s'éliminer, prendre les chantiers et gagner les villes. Lyon ayant à faire exécuter un pont de bois sur la Saône, les pouvoirs s'adressèrent aux deux sociétés. Les travaux furent répartis par moitié : les Soubise travaillaient selon la coutume sur la rive droite ; les Indiens sur la gauche. Quand les équipes se rejoignirent au montage, les cœurs battaient dans chaque clan, car les vaincus devaient quitter la ville pour cent ans.

Mais il se passa ce fait sans précédent dans les luttes du passé : le jury lyonnais décréta que le travail était aussi bien exécuté de part et d'autre. L'on s'attendait à des cris, à du sang ; peut-être bien, il y eut des serrements de mains, des litres vides et des chansons où Salomon était aussi grand charpentier que Soubise, car depuis lors les deux rites ont conservé le droit de cité dans la ville. Ce pont historique a été emporté par une crue de la Saône.

Je quittai Lyon en avril 1903 pour aller passer la révision dans mon pays. Je ne saurai dépeindre la joie qu'eurent tous les miens à ma venue. Mais voici un trait : j'allais un ou deux jours aider un de nos voisins, le brave Tréfeil ; or, tandis que je forge, mon père vient, me regarder travailler quelques minutes, et puis s'en va. Rentré chez nous, il s'assoit sur cette chaise longue qui figure sous les cheminées du Périgord ; des larmes coulent sur ses joues ; ma mère, inquiète, lui demande ce qui a bien pu lui arriver : « Je viens de voir travailler le fils, dit-il à ma mère, qui me conta la chose, il forge mieux que moi. » Et, remplis de joie, les deux vieux s'embrassèrent.

Quelques temps après, je partais pour Tours, suivi d'un boulanger et d'un cousin charpentier qui devint Bon Drille sous le nom de Périgord la Sagesse.

Ce fut ensuite le régiment qui me cueillit, et quand je sortis du 8e cuirassiers, ce fut pour reprendre ma gourde et ma canne. Pendant mon congé, je n'avais pas été malheureux ; les Compagnons de Tours de tous corps d'état me recevaient avec cordialité. J'étais devenu l'enfant adoptif de Parisien le Laborieux, qui rédigeait le RALLIEMENT, et tous les samedis soir il y avait un couvert de plus à table, lorsque j'arrivais. Je l'ai bien aimé, ce compagnon Boudin, si brave et si loyal, mais si batailleur ! Et Barthès, et

Randon, et Lejault, et Maura et tant et tant d'autres ! Que de lignes à écrire si je voulais citer tous les faits curieux et palpitants, amusants ou tristes !

J'ai terminé mon tour de France par Paris ; par Paris que j'avais évité jusqu'alors et qui devait me retenir, où je me suis noyé pour noyer des peines de vingt ans. Que ne suis-je, ce que j'avais rêvé d'être, un brave forgeron de campagne, forgeant des socs de charrues, réparant les moissonneuses, respirant à pleins poumons la brise parfumée des matins clairs, et pour me délasser plongeant mes regards dans les grands yeux noirs dont j'aimais la douce caresse !

Abel BOYER,
Périgord Cœur Loyal.

Le Millénaire du Compagnonnage

En 1905, M. Coulet, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, ancien Compagnon et maître menuisier dit Hippolyte le Languedoc, avait eu l'idée de célébrer le Millénaire du Compagnonnage. Son projet et l'endroit où la fête devait avoir lieu avaient été acceptés d'enthousiasme. Maguelone, site admirable, ruines historiques et impressionnantes, devait accueillir les Compagnons de tous les rites. Frédéric Mistral faisait partie du Comité de patronage et Delmas-Montaud présider.

Au moment d'aboutir, le projet échoua, et le Millénaire ne fut pas célébré.

P.-R.



Son regard semblait lire dans un livre invisible.

Extrait de *La Comtesse de Rudolstadt* par
GEORGE SAND (Calmann-Lévy, éditeur).

DES LABYRINTHES

FIGURÉS SUR LE SOL

DES ÉGLISES, DES CATHÉDRALES ET AUTRES

Signature collective
des Groupes Compagnonniques de Constructeurs



LES Anciens définissaient les labyrinthes de la façon suivante : « Lieux remplis de tours, de détours et de différentes routes qui se rendaient les unes dans les autres, de sorte qu'il était très difficile à ceux qui s'y engageaient de s'en pouvoir retirer ».

A la fin du XVIII[e] siècle et au cours du XIX[e] siècle, les figures des labyrinthes ont préoccupé les historiens et les archéologues ; ils se sont demandés si ces figures étaient d'origine chrétienne, symbolisaient une chose religieuse, ou étaient d'origine païenne.

Certains d'autres nous ont révélé par des sup-

positions que cela pouvait figurer une chose mystique et symbolique pouvant intéresser les corporations de constructeurs ou les vieilles confraternités.

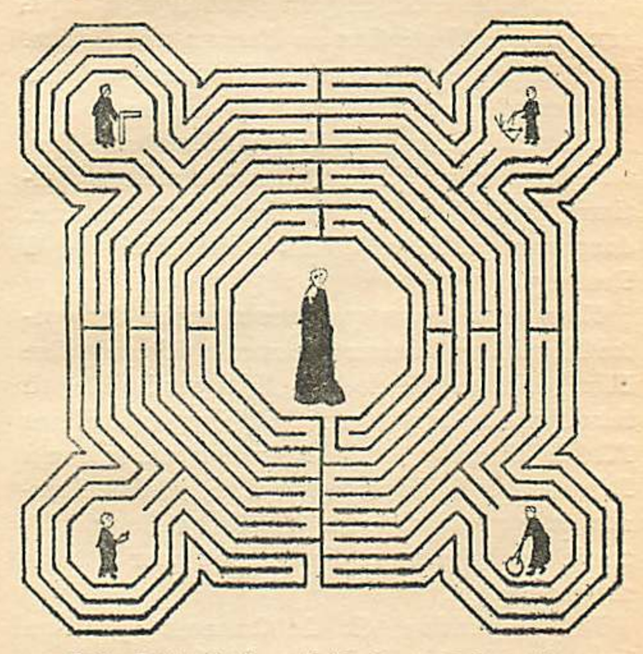
Le labyrinthe est un plan symbolique indiqué aux pavages des églises ou d'autres monuments. Il est composé de pierres de différentes couleurs ou de carrelages émaillés et quelquefois encore d'assemblages de cailloux roulés, de différentes teintes, tel que celui que j'ai vu dans une maison d'artisan, probablement du milieu du XVIIe siècle, dans une petite ville des Basses-Pyrénées, à Pontacq.

Nous ne parlerons que pour mémoire des quatre labyrinthes fameux que nous a fait connaître Pline, celui de l'Ile de Crête, bâti par Dédale, où fut enfermé le Minotaure ; celui d'Egypte, bâti dans l'Ile de Moeris et attribué par le même auteur à Petesucus ou Tithoes ; le troisième, celui de Lemnos, et le quatrième celui d'Italie, que le roi d'Étrurie destina pour sa sépulture et pour celle de ses successeurs.

Les labyrinthes, dit de Caumont dans son livre d'architecture, étaient considérés comme l'emblème du Temple de Jérusalem ; à l'époque des croisades, on y faisait des stations qui tenaient lieu du pèlerinage de la Terre Sainte. Cela s'observait dans la cathédrale de Reims, dès le XIIIe siècle (vers 1240).

Le même auteur nous dit que tout porte à croire que les églises mérovingiennes et carolin-

giennes ont eu des labyrinthes en mosaïque, dont ceux du XIII[e] siècle ne sont que l'imitation. Cette décoration était même d'origine romaine, puisque l'on a trouvé et que l'on voit toujours dans les



Labyrinthe de la cathédrale de Reims (1).

bains romains de Verdes (Loir-et-Cher) le labyrinthe en mosaïque.

Plusieurs labyrinthes sont détruits, dont nous

(1) Ce labyrinthe a été détruit au cours du XIX[e] siècle ; il a, paraît-il existé dans diverses cathédrales, Bayeux en particulier. Le modèle n'existe plus.

possédons les gravures : notamment celui de Saint-Bertin, à Saint-Omer ; celui de la cathédrale de Reims et celui de la cathédrale de Chartres.

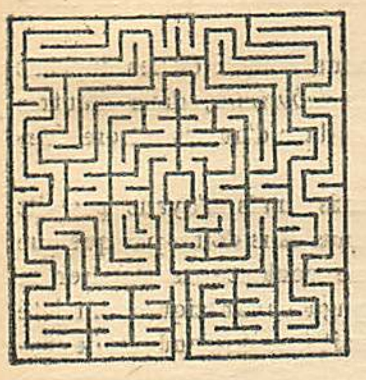
Ils prenaient différents noms : on les appelait dans certains endroits *labyrinthe,* dans d'autres *Chemin de Jérusalem,* et dans d'autres encore *Chemin de la Lieue.*

Deux hommes avertis, mais n'ayant pas dit toute leur pensée, retenus sans doute par quelque serment, ou encore ne voulant pas s'attirer la haine des Vieux Compagnons fanatiques, ont jeté l'idée de ce que pouvait être le symbole des labyrinthes ; ce sont Jules Gailhabaud, dans son ouvrage d'architecture et des arts et enfin Viollet-le-Duc, dans son dictionnaire de l'architecture. Ce dernier avait pourtant quelques raisons de connaître la signification exacte des labyrinthes, s'il avait voulu la révéler, travaillant toujours en collaboration avec les Compagnons du Devoir de Liberté, qui furent ses intimes et par lesquels il fut probablement initié aux rites du Compagnonnage, ainsi qu'en témoignent certaines de ses signatures, notamment celle de la flèche de Notre-Dame de Paris.

Ces deux auteurs nous disent, les labyrinthes sont peut-être d'origine païenne. Cet usage est-il venu d'Orient, après les croisades ?

Ils ont retrouvé des ressemblances identiques entre les compositions de ceux de la France et de l'Allemagne. Ils ajoutent que les artistes, parfois,

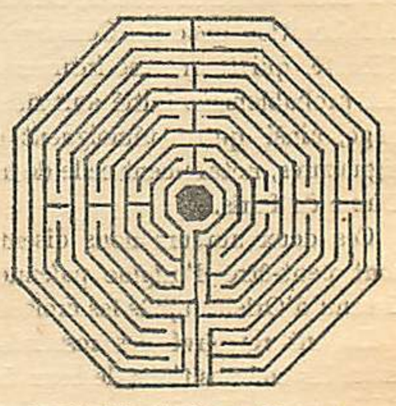
ne faisaient guère de grands frais d'imagination pour ces compositions. Comment en aurait-il été autrement ? Comme je le dirai par la suite, on verra qu'il y avait entre les constructeurs communion de pensée. Ils se servaient peut-être de modèles ou de patrons, qu'ils reproduisaient partout d'une façon identique.



Labyrinthe de Saint-Martin, à Saint-Omer.

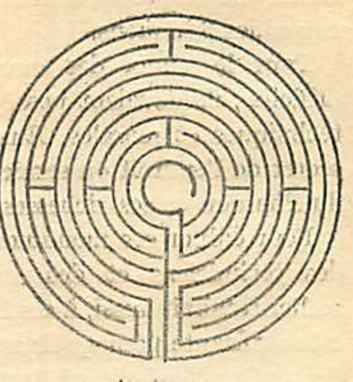
Gailhabaud dit aussi : cette notion viendrait donner, il se peut, un nouveau poids à la question si obscure encore du Compagnonnage et de l'affiliation parmi les membres de ces compagnies et de ces constructeurs (1858).

Nous retenons le nom de *Chemin de Jérusalem* donné à quelques labyrinthes ; nous pouvons



Petit labyrinthe de Bayeux.

dire que dans certains rites Compagnonniques les Compagnons ne devenaient de parfaits initiés que lorsqu'ils avaient fait le pèlerinage à Jérusalem, et que, de nos jours encore, dans certains rites du Compagnonnage allemand, on est dans l'obligation de faire ce pèlerinage pour obtenir la maîtrise.


Amiens.

Oui, nous pouvons affirmer que le labyrinthe est la signature Compagnonnique des vieux constructeurs.

Par l'exposé qui va suivre, on en comprendra la signification et pourquoi la tradition et le culte du souvenir ont voulu que cette signature serve jusqu'en 1459.

Nous devons rappeler ce que la tradition orale de nos vieux Compagnons et quelques documents écrits nous apprennent.

Le premier fondateur du Compagnonnage, au point de vue légendaire et mystique, ne saurait être que Salomon qui aurait créé le rite du Devoir, devenu plus tard «et de Liberté», dont se sont réclamés les constructeurs de cathédrales jusqu'au XVe siècle.

Nous savons par les découvertes archéologiques

faites, en particulier, en Egypte, que les Pyramides, les Temples et autres monuments que les siècles ont respectés, étaient destinés à recevoir les corps des Pharaons.

Pour le choix des ouvriers, on était plus difficile ; ils devaient posséder toutes les qualités techniques et morales. Eux seuls possédaient le secret de l'endroit où seraient déposés et le corps du Pharaon et ses richesses.

Pour édifier ces monuments, il fallait, en effet, des techniciens et des artistes d'une capacité réelle. Il fallait aussi, à ces hommes, une force morale suffisante pour qu'ils ne fussent jamais tentés de révéler l'endroit où toutes ces richesses pouvaient être déposées.

Il est probable que tous ces artisans durent subir une initiation qui leur fût profitable, puisque, comme suprême honneur, ils avaient droit aux mêmes honneurs funèbres que les gens de dignité ; ils étaient aussi affranchis.

La tradition qui s'est transmise verbalement jusqu'à nos jours veut que ce soit en souvenir de ces hommes, qui exécutèrent ces travaux gigantesques, que le labyrinthe servît de signature collective aux corporations Compagnonniques qui, peut-être, avaient d'autres noms à l'époque.

Nous allons relater ici comment s'édifiait notamment une cathédrale, à partir du XIe siècle, dont nous possédons quelques documents.

Lorsqu'un roi, un seigneur ou un évêque décidait qu'une cathédrale serait édifiée, il faisait

le choix de la confraternité à qui seraient confiés les travaux.

A cette époque, les groupes Compagnonniques étaient constitués. Le plus fameux était celui du Devoir de Liberté.

Si nous en croyons toujours les transmissions orales qui nous sont parvenues à travers les générations, ce groupe, primitivement, s'appelait Devoir !

Par la suite, quand le Christianisme s'implanta, il voulut bien reconnaître toute la valeur morale de Jésus, mais se refusa à le reconnaître comme Dieu. Pour bien se distinguer des groupes qui acceptèrent la déification de Jésus, ils ajoutèrent au mot *Devoir* celui *Etranger de Liberté.*

Ce groupe libre ayant hérité des idées généreuses des anciens admettait dans son rang tous les hommes dont la valeur technique et morale était incontestée, sans s'inquiéter ni de leur religion, ni de leur origine.

Ce furent ces hommes aux idées larges et généreuses qui furent les premiers appelés pour édifier nos cathédrales.

Le groupe étant choisi, les différentes corporations le composant se réunissaient pour organiser le chantier.

Leur premier soin était de construire un local spécial, qui s'appelait *la Loge* ; les assemblées y avaient lieu.

La première assemblée désignait *deux membres de chaque corporation* pour former *la chambre suprême.*

Les membres désignés étaient toujours les plus capables de la corporation. Pas de jalousie, pas de rancœur ; devant la *valeur*, tous *s'inclinaient*.

Ces hommes d'élite assemblés avaient à désigner leur chef suprême, qui était choisi parmi les meilleurs d'entre eux ; cet homme devenait *le maître de l'œuvre*. Il appartenait à une corporation quelconque, mais choisi, parce que le plus qualifié, entre tous. Celui-ci traçait les plans ; les plans dressés, la *chambre suprême* se réunissait *en loge* pour les discuter et y apporter toutes modifications utiles pour assurer la réussite de l'œuvre qu'ils devaient réaliser.

Deux corporations jouaient un rôle tout particulier, c'était celle des Ymagiers (sculpteurs de nos jours) et celle des Vitriers (exécuteurs des vitraux).

Eux avaient toute liberté pour interpréter leur pensée, seules les dimensions leur étaient imposées.

Combien il est réjouissant de voir une organisation aussi sérieuse, aussi juste, aussi rationnelle que celle de cette époque ! Ne devons-nous pas l'envier ?

Pas de patronat, tous égaux !

Deux seules choses comptaient : la valeur et l'intelligence ; pas d'ambition personnelle, puisque les noms de tous ces Maîtres de l'Œuvre, de tous ces Ymagiers, de tous ces Vitriers nous échappent, à l'exception de quelques-uns, et pourtant quels chefs-d'œuvre ne nous ont-ils pas légués !

Ce n'était pas comme de nos jours, où le Maître de l'Œuvre (l'Architecte) veut voir sa signature s'étaler sur les murs, oubliant souvent la collaboration apportée par toutes les corporations ; le *moi* n'existait pas, car la signature était anonyme et ne désignait que la corporation. Cette signature ?

C'était le labyrinthe.

Quel symbole ! Ne soyons pas surpris si les gens d'esprit, comme Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, ont comparé le labyrinthe à la plus belle des philosophies.

Il symbolisait la valeur, le travail, la collaboration intime de tous, la communion dans la beauté.

Nos Compagnons avaient raison de dire qu'un nom ne comptait pas ; seule la valeur de l'œuvre devait survivre pour faire honneur à toute la confraternité y ayant collaboré.

Le labyrinthe était aussi l'emblème du souvenir des vieux qui avaient versé leur sang pour des causes justes, arrosé de leur sang toutes les pierres des édifices merveilleux qu'ils nous ont légués. Ces vieilles pierres ne nous racontent-elles pas leur histoire ?

Partout où ils passaient, ils trouvaient leurs traces, et s'ils priaient, c'était sur les labyrinthes qu'ils s'agenouillaient, rendant hommage à tous ces anonymes qui, avant eux, avaient apporté la beauté matérielle pour essayer de rendre les hommes meilleurs.

Quelques labyrinthes subsistent.

Leurs figures épousent la forme de l'ellipse et du rectangle ; ce n'est que plus tard que parut le polygone.

Je vous signale celui de la cathédrale de Bayeux, le seul qui, peut-être, n'ait jamais été modifié.

Le labyrinthe, signature Compagnonnique, a disparu depuis 1459, ou du moins il n'a pas été employé par les collectivités à partir de cette époque ; seuls quelques Compagnons épars l'ont employé.

Cette date historique marque la fin des groupes de constructeurs.

Les Compagnons se sentant traqués, les groupes de constructeurs persécutés, tantôt par les rois, tantôt par les évêques, croyant enfin avoir terminé leur mission, ne se sentant pas assez puissants pour continuer leur œuvre de beauté matérielle, firent appel aux Savants, aux Philosophes, aux Artistes et à tous ceux qui pensaient ; ils leur dirent qu'il appartenait à eux, qui avaient un cerveau et de la pensée, d'apporter aux masses la beauté spirituelle et qu'ainsi ils compléteraient leur tâche : donner plus de bonheur à la triste humanité.

Ils initièrent ces hommes distingués et les appelèrent frères protecteurs.

Oui, les Compagnons avaient apporté leur tribut à la beauté, leur cerveau avait conçu des œuvres merveilleuses, que leurs mains habiles avaient réalisées. Leur mission n'était pas ter-

minée. Ce qu'ils avaient fait en collectivité, ils le firent plus tard isolés.

A cette date disparut à jamais le labyrinthe; l'équerre et le compas firent leur apparition. En admettant parmi eux des membres bienfaiteurs, une organisation nouvelle vit le jour : « *la Franc-Maçonnerie* ». (Strasbourg, première constitution maçonnique, avril 1459).

Il est curieux de constater, au point de vue historique, la disparition du labyrinthe au moment même où se crée cette nouvelle société et de voir apparaître chez les Compagnons, comme emblème, l'équerre et le compas.

A nous, Compagnons Etrangers du Devoir de Liberté, il ne nous est pas permis de révéler le sens mystique du labyrinthe, on le comprendra.

Je suis de ceux qui, plus que jamais, croient que la force productive de beauté de nos anciens résidait en ce que le travail était considéré comme une religion et qu'à la base il n'y avait ni égoïsme, ni ambitions personnelles, et en ce que tous leurs efforts tendaient à faire toujours plus beau, pour le plus grand profit de tous.

La labyrinthe n'est que le symbole de ce que je viens de dire.

J'ajoute que nous cherchons toujours à maintenir la tradition de nos glorieux aïeux, en faisant comme eux *du travail une religion.*

Grâce à nos symboles et aux enseignements tirés de nos initiations, nous faisons tous nos efforts pour suivre la trace de nos aînés, notre rêve

est le leur : « *faire toujours plus beau, pour l'amour du beau* ».

BERNET Albert de SÉMÉAC, *dit La Liberté,*
Architecte,
Compagnon tailleur de pierres,
Maître de l'Œuvre, Etranger du Devoir de Liberté.



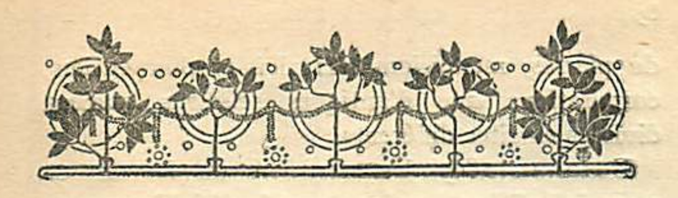
Insigne de Membre de la Chambre Suprême
des Compagnons Tailleurs de pierres,
Etranger du Devoir de Liberté (1).
(XVIIIe siècle.)

(1) Cet insigne (reproduit grandeur nature) est en bronze, sauf l'Equerre et le Compas qui sont en fer ; il se portait autour du cou avec un ruban mi-longueur jaune et l'autre mi-longueur blanche (collection de l'auteur).

LES SURNOMS DES COMPAGNONS

Chez les Charpentiers du Devoir, les Compagnons ont le surnom de *Chiens* ; les Compagnons du Devoir de Liberté, de *Loups* ; ceux qui ne sont pas reçus, de *Renards*, et les apprentis de *Lapins*. Le sobriquet de *Singe*, qui désigne le patron, a été emprunté au Compagnonnage, par l'argot populaire ouvrier.

P.-R.



La Serrure de Marseille

Histoire du concours de 1807-1809
entre rites ennemis.

A Marseille, comme partout ailleurs, les Compagnons des rites ennemis se querellaient. Les serruriers de Salomon et ceux de Maître Jacques, gavots et dévorants, ne s'entendaient guère, et leurs discordes ne profitaient guère qu'à certains employeurs qui prenaient leurs ouvriers tantôt dans un camp, tantôt dans l'autre, paralysant par ce jeu toutes revendications de leur part.

Dans les camps des Compagnons adversaires, l'on s'en rendait compte;et quand la situation devenait intenableles, sociétés rivales se proposaient des joutes professionnelles,des tournois d'honneur où les vaincus laisseraient aux vainqueurs tous droits sur la ville, c'est-à-dire que lesCompagnons du rite vaincu devraient battre aux champs sans rémission et ne rétablir mère dans la ville qu'après cent ans révolus.

Ces concours étaient fréquents entre tailleurs

de pierres, menuisiers, serruriers et charpentiers, corporations que d'antiques scissions avaient divisées en rites différents.

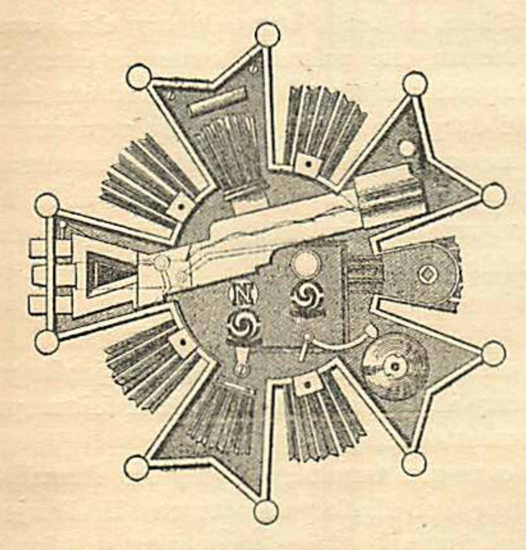
Donc, en 1807, les serruriers du Devoir et ceux de La Liberté se lancèrent le défi. Un compagnon de chaque rite fut élu et le motif du concours fut une serrure.

Les deux concurrents furent enfermés et murés chacun dans une pièce où il ne fut laissé qu'une ouverture étroite par laquelle leurs aliments étaient servis. Deux Compagnons du rite adverse montaient tour à tour la garde jour et nuit et veillaient à ce qu'aucun concours ne leur vînt du dehors. Les outils principaux leur avaient été fournis : forge, enclume, marteaux, étau, plus l'acier avec lequel ils devaient faire leurs outils, ainsi que le fer de leur choix pour l'objet du concours.

Le nom des vaincus s'oublie facilement et la mémoire de celui qui écrit ces lignes est impuissante à le retrouver. Le vainqueur s'appelait Ange Bonin, né à Coni (Piémont) le 28 novembre 1778, et de son nom de Compagnon, l'*Ange le Dauphiné*. Leur travail dura 18 mois.

Le Compagnon gavot n'avait pas encore terminé, quand le dévorant se déclara prêt. Tandis que le premier avait passé tout un temps à fignoler de très beaux outils, le second sortait avec sa serrure et trois clefs et tous ses outils après usage soudés entre eux par le biseau, afin d'en conserver le secret et formant dans leur ensemble une merveilleuse rosace.

La serrure taillée dans le fer massif d'une patte d'ancre représente la croix de la Légion d'honneur. Les rayons sont à jour et les dix boules garnies de pierreries. Sur le palastre, et servant de cache-entrée, se trouve ciselée l'effigie de Napoléon Ier. Le panneton de la clef est reçue par une double volute qu'elle entraîne dans sa rotation.



Le trou de la tige figure un N, qui va jusqu'à la profondeur de l'embase, le tout si bien ajusté qu'en pénétrant dans la serrure la clef comprime l'air qui s'évade en sifflant et produit un léger bruit de pistolet en l'enlevant. Un timbre placé à l'intérieur de la serrure sonne dès qu'on veut l'ouvrir.

L'embase de la clef est formée de deux coqs

tenant dans leur bec une draperie qui en fait le tour. L'anneau, composé de deux dauphins, encadre un aigle et supporte la couronne impériale. Les deux autres clefs étaient reliées entre elles par une chaînette prise dans la masse, c'est-à-dire non soudées (travail fort en usage parmi les Compagnons charrons et exécutés dans un seul bout de bois). L'une de ces clefs avait pour anneau une palmette contenue dans un cercle aplati ; le trou de la tige était en étoile et celui du panneton en N. L'autre pour anneau avait une croix d'honneur encadrée et soutenue par une lyre formant embase. Le trou de la tige était en forme de croix de Malte et celui du panneton en double spire.



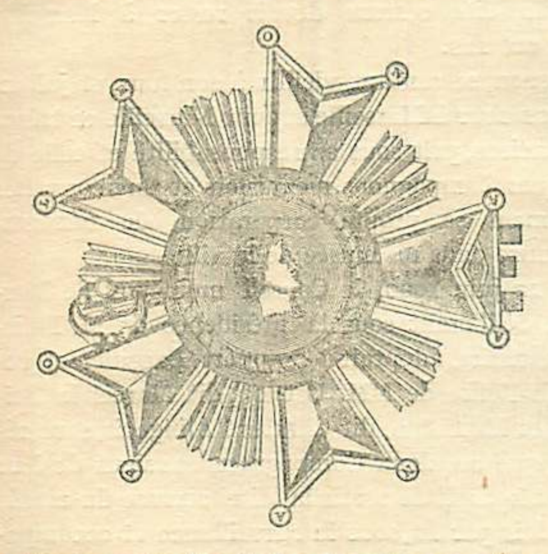
Ces deux clefs, fort bien faites, furent jugées par Ange trop insuffisantes, et ce fut la troisième, primitivement décrite, qu'il utilisa.

Le concours terminé, d'après les formalités contenues dans l'acte passé devant Me Doujon, notaire à Marseille et maintes chicanes soulevées par les vaincus, les Compagnons serruriers du Devoir, enfants de Maître Jacques, dits les *dévorants*, restèrent maîtres de la ville, et les Compagnons serruriers du Devoir de Liberté, enfants de Salomon, dits les *gavots*, quittèrent Marseille.

Cette fameuse serrure, que l'on admire de nos jours au musée Borély, connut quelques tribula-

tions et fut cause de quelques dissentiments entre les serruriers du Devoir du Tour de France et ceux de Marseille.

Après le concours, les serruriers choisirent comme dépositaire de la serrure le Compagnon Vialard.



Ce dernier, outre la mission de veiller sur elle, avait aussi mandat de l'exposer aux yeux des sociétaires et des Compagnons des autres corporations et rites amis, quatre fois dans l'année, pour la Noël, la Pâque, la Saint-Pierre et la Saint-Michel, époques de réception chez les serruriers.

En 1894, un Compagnon nommé Grenon reçut le précieux dépôt, mais les autres serruriers du Tour de France, s'avisant que Marseille n'avait que deux Compagnons et craignant pour le sort

futur de la serrure, envoyèrent de Lyon une délégation à Marseille avec mission de ramener la serrure dans cette ville du Devoir. Le Compagnon Grenon refusa de se dessaisir du précieux dépôt, se basant sur la décision de 1809 qui spécifiait que la dite serrure devait rester à Marseille cent un ans.

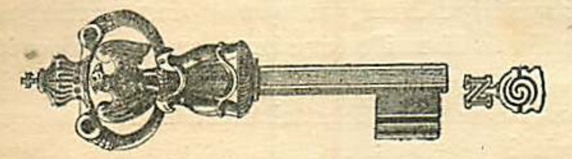
Grenon, se sentant vieillir à son tour, et jaloux de conserver à Marseille et pour Marseille ce trésor des anciens, prit sous sa responsabilité et celle de quelques Compagnons menuisiers et sans consulter autrement sa propre corporation, de DÉPOSER la serrure dans un musée de la ville.

Le 12 juin 1900, le Conseil municipal de Marseille, délibérant sous la présidence de M. Flaissières, maire, adoptait le rapport Larguier et acceptait l'offre de MM. Grenon, dit Marcel le Poitevin et Montalon, dit Charles l'Albigeois, sous réserve que ces deux Compagnons auraient de leur vivant le droit de sortir la dite serrure du musée deux fois par an, sous la surveillance et accompagnement d'un employé de la ville.

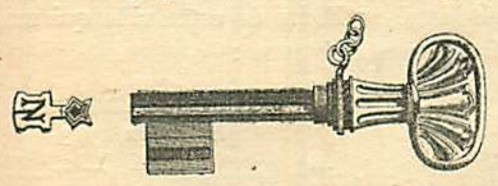
Dans la même séance le Conseil municipal décidait l'envoi de la serrure à l'exposition de 1900 et votait une somme de 600 francs pour le délégué chargé de l'accompagner et de veiller sur elle.

Les Compagnons du Tour de France furent contrariés des décisions prises par les vieux serruriers de Marseille, qui n'avaient nullement le droit de disposer de la serrure dont ils n'avaient que la

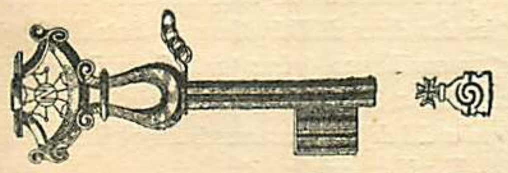
garde et dont la ville de Marseille allait devenir propriétaire après leur mort ; aussi ces derniers firent-ils une démarche nouvelle auprès du Conseil



municipal et dont nous exposons les délibérations qui, tout en ayant l'air de concéder quelques droits aux Compagnons, les frustraient un peu plus.



Le 12 juin 1900, la ville acceptait un dépôt, mais non un don ; or, le 11 avril 1902, le même rapporteur, M. Larguier, rappelant le DON fait



à la ville (textuel dans le procès-verbal de séance) par MM. Grenon et Montalon, élargissait l'autorisation de sortir la serrure après la mort desdits aux anciens Compagnons du Devoir et par préférence de métier dans l'ordre généalogique du Compagnonnage, aux corporations suivantes :

serruriers, menuisiers, forgerons, charrons et maréchaux ferrants.

Donc en confrontant les procès-verbaux du Conseil municipal du 12 juin 1900 et du 11 avril 1902, la ville de Marseille transforme en don un dépôt.

Grenon a-t-il donné la serrure ? ou la ville de Marseille se l'est-elle attribuée à la lettre ou en esprit ?

C'est ce dont je voulus m'assurer en 1903, d'après les révélations que m'en fit un des nôtres de passage à Marseille : Marcelin le Tourangeau. J'écrivis donc au Maire de cette ville qui me fit tenir la réponse suivante :

MAIRIE DE MARSEILLE,
le 9 juin 1913.

M. Meniot, conseiller municipal, Châteauroux.

Monsieur et honoré collègue,

Pour donner satisfaction à votre lettre du 25 *mai dernier, j'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli les copies des deux délibérations en date du* 12 *juin* 1900 *et* 11 *avril* 1902, *prises par le Conseil municipal de Marseille et relatives à la serrure, chef-d'œuvre d'art, qui a été déposée au musée du château Borély.*

Veuillez agréer, etc., etc.,

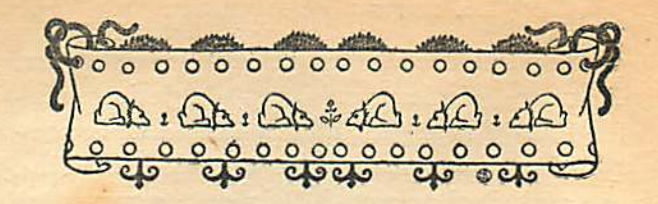
Le Maire de Marseille.
CHANAT.

Pour terminer l'historique de la fameuse serrure, laissons à chacun le soin de juger si les vieux Compagnons serruriers de Marseille ont ou n'ont

pas abusé de la confiance que nous avions en eux. Pour nous, derniers survivants de la glorieuse phalange, à qui le progrès industriel ne demande presque rien de nos mains, mais tout de la machine, que souhaiterions-nous ? Voir cette serrure dans un musée Compagnonnique comme celui de Tours ; après tout, elle est née à Marseille, qu'elle y reste ! mais que les Compagnons des corporations énoncées ou leurs héritiers ne se dessaisissent pas des droits qui leur restent sur la serrure. Qu'ils la sortent, qu'ils la promènent, qu'ils la montrent aux jeunes Compagnons pour que se conserve ce désir d'émulation qui faisait de ces frères ennemis, exaltés par leurs devoirs rivaux, des champions de l'art dans le travail : dont le vaincu égalait presque toujours le vainqueur ; et alors que la honte de la défaite poussait tant de jeunes hommes à triompher sur d'autres par leur science et leur talent.

MENIOT Alphonse le Berry,
C.·. Serrurier du Devoir,
Ch.·. de l'O.·., Officier d'académie.





Impressions, Sentiments et Souvenirs

A M. Paul-Redonnel, rédacteur en chef du *Voile d'Isis*.

Sancoins, 26 août 1925.

MON CHER AMI,

Tu me demandes des renseignements sur le Compagnonnage en Berry. Il y aurait une enquête bien intéressante à faire sur ce sujet, mais qui demanderait du temps.

Je ne saurais te dire si le Haut-Berry possède une société Compagnonnique, mais il existe en Bas-Berry un excellent animateur du Compagnonnage, le C∴. Méniot, dit Alcide le Berry, ferronnier d'art, fondateur-directeur de l'Ecole Municipale des Cours professionnels de Châteauroux. Avec un zèle infatigable, il s'attache à faire revivre l'apprentissage dont l'abandon est une des causes profondes de la décadence de nos vieux métiers.

Cette année, à la Grande Semaine berrichonne de Châteauroux, les Compagnons du Devoir réunis avaient organisé un stand remarquable dont l'entrée, exécutée par le C∴. Lemoine, fut ce qu'en terme de Compagnonnage on appelle : un chef-d'œuvre.

Le souvenir de George Sand est encore vivace dans cette région et soutient la foi des derniers Compagnons.

George Sand venait de se séparer de Lamennais, qui dirigeait alors le journal Le Monde, *auquel elle collaborait, lorsqu'elle fit la connaissance d'un menuisier du faubourg Saint-Antoine, Agricol Perdiguier, auteur d'un* Livre sur le Compagnonnage *qui contient les idées les plus* saines *et les plus droites et où domine le sentiment de la fraternité humaine.*

Sand ne pouvait manquer d'être fortement impressionnée par un tel apôtre, qui s'était donné la mission évangélique — en dehors de toute politique — de répandre parmi tous les ouvriers du monde la belle devise de saint Jean : « Aimons-nous les uns les autres ».

C'est dans le livre du Compagnon menuisier signé Avignonnais la Vertu qu'elle puisa son inspiration pour ses œuvres à tendances humanitaires : Le Compagnon du Tour de France, le Meunier d'Angibault, le Péché de M. Antoine, etc...

Dans le Compagnonnage, le nom de George Sand est resté intimement lié à celui d'Agricol Perdiguier. Aussi, voilà trois ou quatre ans, les Compagnons du Tour de France, désirant commémorer je ne me souviens plus exactement quel anniversaire intéressant le bon menuisier, prièrent la petite-fille de George Sand, Mme Aurore Lauth-Sand de présider leur manifestation. Respectueuse de nos anciennes traditions et en souvenir de son illustre aïeule, Aurore accepta avec cette grâce exquise qui fait son charme et son éternelle jeunesse. Je vois encore — car j'étais du cortège avec Daniel Halévy —notre petite troupe, sous une pluie diluvienne, s'acheminer vers le cimetière du Père-Lachaise, l'ahurissement de ceux qui voyaient passer ces gens, artisans de Paris et de la province, mais paraissant d'une autre époque avec leurs longues redingotes, leurs chapeaux haut de forme entourés de longs rubans multicolores, leurs bannières et leurs cannes de tambours-majors ! A quelque temps de là, Aurore recevait toute une élite parisienne dans les salons Charpentier, où, fidèle à une chère mémoire, elle avait exposé l'œuvre d'un peintre de talent dont la virtuosité éclate dans ses portraits et ses coins d'Espagne, Frédéric Lauth, son mari.

Dans la foule élégante, je reconnus, timide, se glissant, cherchant quelqu'un, le Compagnon Abel Boyer, dit **Périgord** *Cœur-Loyal. Il me confia qu'il était chargé d'une mission, et me pria de le conduire auprès de Mme Lauth-Sand. Alors se passa une petite scène vraiment émouvante dans sa simplicité. Après quelques paroles pleines de tact et de sincérité Abel Boyer,* **Périgord** *Cœur-Loyal, remit à la petite-fille de la grande Matriarche les insignes du Compagnonnage.*

Sans doute, parmi les personnages et les gens du monde qui se trouvaient là, il y eut des sourires indulgents ou railleurs en voyant l'humble compagnon dérouler autour du cou de la gracieuse Aurore un flot de rubans

roses veinés de blancs ; mais beaucoup d'artistes et de gens d'esprit admirèrent ce geste naïf et charmant, et aussi la dignité avec laquelle Aurore porta jusqu'au soir l'insigne des Compagnons du Tour de France.

Reçois, mon cher ami, l'assurance de ma vieille et solide affection.

HUGUES LAPAIRE.



MON CHER MAITRE ET AMI,

Je suis très convaincu que vos lecteurs ne pourront trouver qu'un intérêt très secondaire dans les notes que vous me demandez sur le Compagnonnage.

J'ai vécu toute mon enfance et jusqu'à l'âge de quinze ans dans cette atmosphère mystérieuse et cordiale dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle rayonnait un admirable et naïf idéalisme, une noblesse morale et un altruisme d'une essence rare, infiniment respectueuse de la liberté, de la personnalité.

Je n'ai, au surplus, au point de vue ésotérique, aucune lumière à vous apporter et je ne voudrais point abuser de l'indulgence de vos lecteurs pour vous conter comment, à ma manière de jeune rêveur, j'interprétais les actes ou événements qui m'ont frappé.

Mon père, François Loubet, dit « l'Albigeois », dit le Soutien des Beaux-Arts », *était « Compagnon charpentier du Devoir de Liberté ». Après avoir professé le trait à Paris, dans ces réunions amicales qui se tenaient dans une arrière-boutique, le plus souvent débarrassée de ses sièges, où chaque compagnon apportait sa bougie, il était venu à Montpellier au cours de son Tour de France.*

Il s'y éprit de la fille d'un patron charpentier très vieille école. Il s'écoula longtemps avant que le jeune Compagnon, qui avait obtenu la main de la fille du brave Costes, fût apprécié par son beau-père.

Il y aurait évidemment de jolies choses à rapporter au sujet de cette coalition affectueuse des camarades de travail qui finit, mon père ayant pu faire ses preuves, par vaincre la résistance du bon vieux.

Entré comme simple ouvrier à la maison du père Costes, il élargit un peu les opérations du maître charpentier et, à sa mort, devint le patron auprès duquel

les compagnons trouvaient l'accueil traditionnel, tandis qu'enfin il donnait à son entreprise un essor hardi.

Que de fois j'ai vu arriver la Coterie qui, après avoir salué la mère (gîtant à cette époque rue des Etuves, si j'ai bonne mémoire), venait chercher de l'embauche au chemin de Maurin.

Les Compagnons charpentiers se distinguaient encore à cette époque (il y a quarante ans) par un souci de tenue qui n'a point tout à fait disparu.

C'était merveille de voir s'encadrer dans la porte ces belles statures râblées, coiffées d'un large feutre, vêtues de velours, avec les larges braies à la hussarde des poches desquelles émergeaient le compas, le double mètre, le long crayon bleu. Et les yeux confiants se noyaient tout aussitôt dans ceux du patron, tandis qu'une accolade les unissait.

En peu de mots, les deux hommes se comprenaient, et fort souvent des souvenirs s'évoquaient... Le nouveau venu n'insistait pas si les travaux ne permettaient pas son entrée à la maison ; le plus souvent il était convenu qu'il ne prenait sa place que pour une période déterminée. Souvent, en effet, le passage à Montpellier n'était qu'une halte dans un itinéraire prévu, et le successeur du Compagnon, qui poursuivait son Tour de France, ne tardait guère à se présenter pour combler la vacance.

Les Compagnons charpentiers du Devoir de Liberté jouissaient à Montpellier d'une excellente considération : la jeunesse universitaire ne dédaignait pas de les convier à leurs fêtes où leur robustesse élégante, leurs goûts aventureux étaient appréciés. Les Compagnons n'hésitaient pas, en outre, à apporter leur aide aux étudiants quand il était utile de garder leurs grisettes des entreprises des barbons ou des gens d'une moralité suspecte ; et assez souvent des Coteries, dans le bassin de l'Esplanade, livrèrent quelques notoires « poissons » à des baignades exemplaires.

L'atelier où prospérait l'entreprise de l'Albigeois comptait le plus souvent une majorité de Compagnons. Elle suffisait pour que l'atmosphère y fût nettement, sans hostilité ni prosélytisme maladroit, favorable à l'initiation d'autres camarades.

Assez souvent l'hiver, à la veillée, ou encore par les jours de mauvais temps, le patron reprenait ses fonctions de maître de trait. Sous le hangar couvert, rapidement débarrassé des copeaux et des débris de bois, tendant les ficelles enduites de blanc de craie qu'il suffisait de

pincer en les soulevant pour marquer le sol ; développant les décamètres, les grands compas et les équerres géantes, les ouvriers traçaient en grandeur nature les figures d'une « ferme », les épures d'un escalier. Je me souviens des attitudes attentives et belles de ces beaux gars qui ne perdaient pas un mot de la leçon du patron, dont l'élocution énergique ne s'embarrassait guère de rhétorique.

Combien je regrette de n'avoir pas sténographié quelques-uns de ces cours familiers et les saillies qui suffisaient à éveiller toutes les facultés compréhensives des élèves dans les cas difficiles! Une coopération fraternelle s'établissait ; la déférence envers le chef ne se nuançait d'aucune humilité ; spontanément ceux qui savaient ou comprenaient volaient à l'aide des novices, et une grande joie, une belle fierté, se lisaient dans les regards brillants à l'issue de ces séances consenties par tous, sans rémunération d'aucune sorte. La foi des Compagnons guidait les travaux qu'ils s'imposaient pour leur culture professionnelle. Ils avaient l'amour de la belle œuvre, le goût de la discipline qui pliait sans effort les glorioles personnelles, dans l'ambition d'une belle réalisation collective.

L'atelier était une famille, une famille joyeuse de grands enfants volontiers gavroches, mais graves quand il seyait.

Et ces gens-là s'aimaient. Les assurances sur le travail n'avaient pas l'organisation présente. Je me rappellerai toujours qu'un Compagnon, ayant fait une malheureuse chute, fut immobilisé plus de six mois. J'aidais mon père à payer la quinzaine ; une boîte de bois à couvercle était sur une petite table, près de la sortie du bureau ; nulle sollicitation n'était faite ; chacun soulevait le couvercle, glissait une obole pour la famille du malheureux, sans obligation ni contrôle et, durant douze quinzaines, je pus apporter à la maisonnée de l'accidenté une somme notablement supérieure à celle qu'il eût gagnée.

Ce que je n'oublierai jamais, ce sont les tablées du dimanche matin. Dès le samedi soir, chantier, atelier, étaient arrosés et balayés ; le dimanche matin, vers les 6 heures ou 7 heures, suivant la saison, les ouvriers arrivaient dans leurs tenues de velours neuf. Sans que mon père eût à donner les moindres ordres, les uns procédaient à la visite des outils : rabots, bisaiguës, scies à arondes, scies anglaises, herminettes, serre-joints, etc., etc., étaient nettoyés ; les tiers-points rebattaient les scies ;

les ciseaux, les lames des rabots, sur les pierres à aiguiser ou les meules, retrouvaient leur fil.

Cependant, les chefs de chantier, au bureau, rendaient compte du travail de la semaine, préparaient les chantiers pour la semaine suivante... Mais les fourriers, habilement choisis, étaient partis aux provisions. Vers les 9 heures, les établis se trouvaient rapprochés — ou bien des planches jetées sur les tréteaux quand l'effectif était important — et empruntée à ma mère, la pile d'assiettes jaunes affectées à ce déjeuner dominical, la table improvisée se couvrait d'un substantiel « tuever » *auquel chacun avait participé : olives vertes et noires, anchois, les oignons de Lezignan, les radis, les salades de poivrons, les œufs durs, les saucissons,* les « ramplegades, *le cervelas, les couennes à la gelée, les clovisses de l'étang de Thau, les fruits de la saison, figues, pommes, noix, poires, raisins, la recouvraient... Et quels chanteaux de pain bis ! Des cruches vernissées jaunes et vertes, emplies de vin, étalaient leurs panses rebondies. C'était là l'écot du patron ! On retirait du puits les melons qui fraîchissaient dans les seaux. Les Compagnons n'oubliaient même pas d'apporter des fleurs, qu'ils mettaient dans un grand vase au milieu de la table. Mais, durant la longue saison d'été, ils n'en mettaient que quelques-unes, car il y avait un rite habituel : Quand le maître s'était assis, son premier chef à sa droite, en tête de la table, et que tous les Compagnons avaient pris place, par la porte du jardin, la jolie femme qu'était ma mère apparaissait, ayant cueilli les plus belles fleurs du jardin, et les ajoutait aux fleurs de la table. A son arrivée, tous les ouvriers se levaient et se découvraient... Je ne songe jamais à cette scène, si simple et si habituelle, sans que mes yeux s'embuent de larmes...*

Mais la patronne ne faisait que passer, et seul alors, le déjeuner dominical commençait, qui durait bien une heure dans la plus franche jovialité ; puis, tout rentrait dans l'ordre ; en riant, les fourriers tiraient les tables, faisaient la vaisselle, balayaient avec soin, piquaient une fleur de la patronne à leur bouche ou à leur gilet et rapportaient à ma mère le vase encore amplement pourvu.

Mais, vous le voyez, cette atmosphère dont je parlais tout à l'heure... ce n'est pas, sans doute, ce que vous désiriez que je dise... et je ne sais me borner...

Mon père voyait son entreprise prospérer ; il avait.

pour l'autorité militaire, fait des ouvrages importants, fais les travaux de charpente du lycée de jeunes filles. Hélas! sa carrière devait brutalement s'achever... Nombre de vos lecteurs se souviennent des arènes de la rue Pergolèse, lesquelles (sans succès, fort heureusement), servirent à des tentatives d'acclimatation à Paris des corridas espagnoles.

Ce vaste vaisseau elliptique (je n'ai plus les dimensions en mémoire) fut, après la déconfiture de l'imprésario, transféré à Montpellier et réédifié par les soins des Compagnons de Paris, qui l'avaient conçu et bornèrent là leur intervention, sur un emplacement situé sous la gare de Palavas.

Les nouveaux propriétaires jugèrent que ces arènes devaient être munies d'une couverture mettant à l'abri les spectateurs et la piste. Il était nécessaire que nul pilier de soutènement ne vînt en supporter des assises et gêner les courses. Les intéressés étaient des gens actifs et pressés ; ils demandèrent aux techniciens la rapide réalisation de la couverture des arènes, Architectes, entrepreneurs examinèrent. Mon père fut tenté par ce tour de force, car il s'agissait d'édifier la toiture en quelques semaines. Il accepta, un forfait audacieux, sous la condition expresse que nulle collaboration ne lui serait imposée... Et l'on souriait bien, en certain milieu, de cette présomption...

Comment fut tenue et réalisée la gageure ?... Je vis, comme sur un commandement magique, surgir l'un après l'autre, cinq ou six Compagnons réputés, venus en hâte. Ils formèrent les cadres d'une petite armée de travailleurs. Le génie (qui suivait avec intérêt l'œuvre de mon père) lui offrit le champ de Mars pour préparer ses travaux ! Quelle émulation dans ces équipes, quel médiocre souci de la durée normale des journées de labeur !... Dans les délais impartis, le travail fut réalisé, alliage de légères travées de fer et de fûts de sapins transportés rapidement de Cette à Montpellier. C'était une belle œuvre ! Le patron charpentier, qui ne s'était pas ménagé, eut la satisfaction de la mener à bien, mais une congestion pulmonaire l'emportait au lendemain de ce triomphe... Il avait à peine quarante-six ans... Les épures ornèrent longtemps les bureaux de la Chefferie du Génie.

La douleur des camarades de travail de mon père à cette fin prématurée, leur silence farouche autour du corps qu'ils voulurent veiller, mettre en bière et porter

sur leurs robustes épaules à son dernier asile... tout cela n'était pas seulement l'expression de profonds regrets... Il y avait la belle communion des âmes qu'un même idéalisme avait liées... Trois ans après d'Imaïlia, un des chefs des « Coteries », « *le Beaujolais* », « l'ami du trait », me faisait tenir un de ces beaux coquillages *de la Mer Rouge, en souvenir de cette collaboration de quelques semaines.*

Vous l'avez vu chez moi, mon cher Redonnel ; je crois qu'avec l'image que m'a donnée Mistral, ce sont les deux objets dont je ne me séparerais qu'avec la plus grande peine.

Et ne m'en veuillez pas d'ajouter que l'influence de ce Compagnonnage, vu à travers mes imaginations d'enfance et d'adolescence, m'apparaît certaine dans mes directions spirituelles.

J'ai cherché des compagnons qui, probes et simples, s'aimant dans leur foi et dans leur art, s'exaltant pour une cause noble et désintéressée, seraient semblables aux charpentiers de mon père, et c'est dans le Félibrige de Mistral et des primadiers de la renaissance provençale que j'ai cru les trouver.

C'est sans doute pourquoi, fidèle aux sentiments d'affection et de reconnaissance pour les nobles Compagnons charpentiers, j'aime à me croire, à leur semblance, compagnon félibre du Devoir de Liberté.

Joseph LOUBET.



PSYCHODORE CHEZ LES COMPAGNONS.

Paris, 20 *août* 1925.

BIEN CHER AMI,

Psychodore est embarrassé. Vous vouliez que je le conduise chez les Compagnons et lui fasse dire, en une spirituelle parabole, ses observations et ses émotions. Vous en parlez à votre aise, et Psychodore ne réussit pas à être spirituel sur commande. Vous qui avez de l'esprit continuellement, ayez donc l'esprit d'être moins exigeant.

D'ailleurs, même si, de son vivant, Psychodore avait eu autant d'esprit que mon ami Paul-Redonnel, il ne faudrait rien lui demander aujourd'hui. Ce disciple

direct de Diogène est mort depuis deux mille ans et plus. Mauvaise condition pour voyager, pour observer et pour écouter spirituellement ses voyages.

Je vous ai donné pour lui cette excuse qui me paraissait acceptable. Vous ne l'acceptez pas, cependant, homme aussi inexorable que spirituel. Et vous me répondez que Psychodore est immortel.

Ça, c'est une flatterie, ou je ne m'y connais pas.

Quand je suis en santé, je sais prendre la flatterie aussi bien que la plaisanterie. Par malheur, je suis malade en ce moment.

Vous savez que — encore que ce soit mode désuète — je reste un peu pragmatiste, au moins pour mon usage personnel. La vérité, c'est ce qui m'arrange. En santé, la flatterie m'excite au travail ; elle est donc utilité et vérité. Je complète La Fontaine, et en fais un bilatéral, comme dit l'autre. Dès qu'il s'agit de puissance, non de fromage, je proclame que « tout flatté vit aux dépens de celui qu'il *écoute. » Malade en ce moment, hors d'état d'exercer aucune puissance, la flatterie me devient mensonge et cruel coup d'éperon à un cheval mort.*

Les circonstances sont trop défavorables. Vous excuserez Psychodore si, malgré vos pouvoirs et vos séductions d'évocateur, il ne sort pas de sa tombe à votre appel.

S'il dépendait de moi, je le ressusciterais pour vous être agréable.

Mais j'ai répété en vain, trois fois, trois fois : Psychodore, lève-toi. Rien n'a bougé.

Agréez, cher ami, mes regrets et ma fidèle affection.

HAN RYNER.

***

S'il s'agit de mon cœur, il n'est point de Lethé
Dont les flots aient pouvoir d'obscurcir la mémoire
Je suis le bandoulier qui toujours se fit gloire
De ne trahir que honte et que mauvaiseté.

PÊCHEUR D'HOMMES.

Vous y êtes tout de même, chez les Compagnons, ô mon cher Psychodore. Vous y êtes et je suis ravi de vous y avoir amené. Un nuage, pourtant, assombrit mon plaisir, c'est de vous savoir souffrant ; mais si j'ai insisté pour que vous fussiez en notre compagnie, c'est parce que les ans n'ont aucune prise sur notre vieille sympathie ; et ce sentiment s'est manifesté avec une telle exigence

que je n'ai eu ni le vouloir ni le pouvoir de résister. La flatterie n'y fut pour rien, et non plus, Dieu merci ! l'esprit. Si, cependant, j'ai eu figure de flatteur en vous priant de venir avec nous, ou que je vous aie paru tel, je vous le jure ! c'est bien la première fois que pareille chose m'advient. Il faut croire que ce poste de Rédacteur en chef est truffé d'embûches, puisqu'il me vaut cette mésaventure que, pêcheur endurci, j'ai le front de ne pas regretter.

Et comment le pourrais-je ? Elle me fournit l'occasion précieuse de me mettre à l'ombre de votre amitié et de revivre les souvenirs d'antan où les mystagogues Alpha et Oméga réhabilitaient aux Partisans *des concetti essentiels et subversifs.*

Affectueusement.

PAUL-REDONNEL.

COMPAGNONNAGES ACTUELS

RITE DE SALOMON ou COMPAGNONS DE LIBERTÉ : Tailleur de pierres, Charpentiers, Tonneliers, Foudriers, et Menuisiers, Serruriers *(presque disparus)*;

RITE MAITRE JACQUES : Tailleurs de pierres, Serruriers, Menuisiers, Forgerons, Cordiers, Selliers, Doleurs, Charrons, Maréchaux, Cordonniers, Bottiers, Boulangers, Tisseurs, Ferrandiniers (Le Compagnonnage interdisait au Cordonniers et aux Boulangers *de porter le compas*).

RITE SOUBISE : Charpentiers, Couvreurs, Platriers,

RITE RÉCENT, dit DE L'UNION COMPAGNONNIQUE : ouvert à tous les métiers.



BRINDILLE

dit La Hardiesse de Boischenu

CONTE

A mon ami Paul Chacornac.

GRAND'MÈRE, qu'est-ce que c'est un Compagnon du Tour de France ?

— Mon fils, c'est un ouvrier qui a beaucoup voyagé, parcouru force pays et est devenu un travailleur inégalable.

— Pourquoi ?

— Pour se perfectionner dans son métier.

— Alors, il faut voir beaucoup de pays pour se perfectionner ?

— Il faut aussi comprendre et aimer le beau travail des autres pour les égaler et, si possible, les surpasser.

— Alors, moi, si je veux devenir un bon ouvrier, il faudra que je fasse mon Tour de France ?

— Certainement ; mais quand tu seras grand. En attendant, tu dois écouter avec profit ce que te dit Maître Briquel et suivre ses conseils pour devenir, comme lui, un fameux tailleur de pierres.

— Dis, grand'mère, est-ce qu'il a fait son Tour de France, Maître Briquel ?

— Je crois bien, mon enfant. C'est lui qui a taillé la chaire de l'église de Ricordom que les fins connaisseurs regardent comme un pur chef-d'œuvre et que tu connais pour l'avoir visitée, avec moi, l'an passé.

— Eh bien, moi aussi, grand'mère, je ferai une chaire d'église.

Et mon aïeule, toujours condescendante, à répondre parce que à mes « pourquoi », lorsque je lui demandais l'histoire de Brindille dit la Hardiesse de Boischenu, ne manquait jamais de commencer son récit par le dialogue qu'on vient de lire.

Ce début du conte m'intéressait toujours, bien que je l'eusse entendu je ne sais combien de fois.

Il faut vous dire que Boischenu est mon patelin natal et que la famille de Brindille, compagnon fendeur de bois, était apparentée à ma famille maternelle.

A l'époque que mon aïeule assignait à ce conte, Boischenu ne portait pas le nom de Boischenu. C'était une bourgade délicieuse et renommée, ceinturée d'une forêt touffue, pleine de mystères doux et profonds, et dont on citait, paraît-il, le charme impressionnant à dix lieues à la ronde. Cette thébaïde s'appelait Fertillières. Elle justifiait doublement ce vocable significatif par la nature de son sol et le patronyme de son fondateur.

Ceux donc qui vivaient là étaient heureux comme coqs-en-pâte, lorsqu'une nuit, il s'émut une tempête formidable. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tous les arbres, ceux des jardins particuliers et ceux de la forêt communale, furent ébranchés par les divinités tumultueuses des vents et du feu, et la plupart des maisons ruinées.

Heureusement, saisis d'épouvante, horrifiés par les hurlements du cyclone, les gens avaient fui à temps leurs logis pour ne pas être ensevelis sous les ruines.



Une partie de la forêt qu'on appelait *Bois Doudou* avait cependant échappé au désastre, pour la raison, expliquèrent les anciens du village, qu'une Fée l'avait prise sous sa tutelle.

Quelle était cette Fée ?

Oh! répondaient les notables, l'héroïne d'une histoire fort simple et invraisemblable, mais à laquelle le monde ajoutait foi : tout bonnement, la nymphe du chêne le plus haut de la forêt, d'âge millénaire pas moins, et qu'on nommait le *chêne du Druide*.

Un « bouscatier » qui avait beaucoup lu affirmait que Doudou signifiait en français Dodone, et que Dodone était un lieu étrange, entouré d'une forêt de chênes qui « parlaient ».

Or, un jour que Brindille, un gars qui n'avait pas les yeux dans la poche, était allé fendre du bois dans ce coin de forêt où personne n'osait se rendre, il s'égara, tout déluré qu'il fut.

Il erra jusqu'au coucher du soleil sans avoir retrouvé son chemin. Au crépuscule, il se trouva devant le chêne du druide.

Imposant et superbe, l'arbre était si haut, si haut, que tout alentour les arbres les plus élevés semblaient des nains.

L'envie prit au gars d'en entailler l'écorce pour en emporter un morceau chez lui à seule fin de garder un témoin de son aventure.

Il avait, à cet effet, saisi des deux mains sa cognée, lorsque l'immense tronc du géant de la forêt s'entr'ouvrit, et une jeune femme, couronnée de feuilles, belle comme une fille de tonnelier, apparut. Elle leva sa main gauche à la hauteur du visage de l'arboricide, et lui dit :

« Les arbres sont les dons divins de la nature comme « les fleurs sont les sourires des dieux. Il y a ici assez « de mort-bois pour les besoins de ton foyer, sans « penser à meurtrir les arbres verts. Vénère-les donc, « ô jouvent, et épargne-leur tes coups méchants, « Les abattre avant qu'ils meurent est un geste qui « déplaît aux divinités forestières. Quant à celui-ci, « y faire la moindre entaille serait te rendre sacrilège. « Sache, au surplus, que dès l'heure où tu porteras « le coup mortel, en me tuant — car tu me tuerais, « — tu attireras sur toi et les tiens, avec le courroux « céleste, la souffrance et l'infortune. Si, au contraire, « tu me laisses vivre, je te promets ma protection, « ton existence d'homme durant. Mais n'oublie « point que

Si tu tailles, tu ne tailleras point ;
Si tu ne tailles point, tu tailleras. »

Ayant ainsi parlé, la charmante querculane se remit dans la fente et le tronc sur elle se referma.

Plus ébloui de la féerique beauté et plus ravi à la musique de l'enchanteresse voix qu'effrayé des menaces, Brindille se garda bien de faire au chêne une seule égratignure, mais à son âge le cœur flambe vite et Brindille était un de ces gars dont un proverbe de Boischenu disait *qu'ils dansent sur le céleri sans*



Les arbres sont les dons divins de la nature.

en effleurer la tige. Aussi avait-il été élu *cap-de-jouvent,* c'est-à-dire chef de la jeunesse du village.

Il fit le tour de l'arbre, adressa de ferventes paroles d'amour à la disparue, et revint chez sa mère déçu et troublé ; mais il garda le silence sur son aventure et personne ne sut, à cette époque, le secret de son cœur.



Des années s'écoulèrent. Brindille, habile dans son art, résolut de faire son Tour de France.

Et, un jour, de bon matin, besace sur l'épaule et canne à la main, il sortit du village.

On s'étonna de le voir se diriger vers la partie de la forêt où personne n'allait jamais, et qui, d'ailleurs, ne conduisait à aucune ville ; mais nul n'osa demander à son voisin s'il en connaissait le motif.

C'est que Brindille n'avait pas oublié la fée, et qu'il ne voulait pas quitter son village sans l'avoir revue.

Il s'était donc acheminé du côté où était le chêne légendaire ; et voilà qu'il marcha, marche que tu marcheras, sans y atteindre. Et le jour déclinait, et il était harassé, et il était furieux, car il était persuadé qu'il n'avait pas fait fausse route. Il avisa une pierre énorme, un peu enfoncée dans le sol comme le sont les dalles funèbres.

La colère ne l'empêchant pas d'avoir faim, il s'assit, dénoua les cordons de sa besace et en retira un gomichon que sa brave mère y avait fourré.

Tout en mordant à belles dents dans le « pannet », il jeta distraitement les yeux sur son siège.

Des lettres y étaient gravées, agrémentées de signes mystérieux. Il lut :

Celui qui me virera
La fortune y trouvera.

— C'est bon, dit-il, on va te virer.

Et comme il était d'une force herculéenne, il tourna facilement la pierre sens dessus dessous.

Comme fortune, il vit surtout des cloportes et des limaces. Or, sur le côté retourné, il y avait aussi une inscription.

De ce côté-ci me voulais
Car de l'autre je me doulais

— Entendu ! s'écria-t-il en riant, car il était d'humeur gaie, c'est moi qui t'ai virée, mais c'est moi qui

suis le toton. Brindille, mon ami, tu n'es qu'une pantoufle, si tu ne sais pas te tirer d'affaire.

Alors, il se mit à examiner la pierre sur toutes les faces ; et toutes portaient des lettres gravées.

Et sur l'une il y avait :

Garde-toi de me meurtrir !
Si tu veux du bois sortir.

Et sur une autre :

Celui qui me virera,
Ce qu'il doit faire, saura.

Et sur une autre.

Tant de fois virée, je fus,
Que j'en suis toute moulue.

Enfin l'inscription de la sixième face conseillait en termes plus sibyllins.

Il faut mettre sous le tien,
Ce qui a touché le mien.

— Que voilà une pierre bavarde ! s'écria Brindille. Dans le bois Doudou, toute chose parle : les arbres et les pierres. Ces avis sont fort clairs, mais pas, toutefois, les derniers. Que diantre peuvent signifier ces mots : *mettre le mien sur le sien ?* Il n'y a que la fée qui pourra me tirer d'embarras.

Il renoua les cordons de sa besace, reprit sa canne et se remit en marche, se jurant de retrouver l'introuvable chêne du Druide.

Maintes et maintes fois il atteignit son but, ou du moins crut l'avoir atteint, car le site était semblable à celui qu'il cherchait. Et comme il manifestait tout haut son désappointement, à ses « pétards de sort » ripostaient les merles qui sifflaient et les grolles qui raillaient.

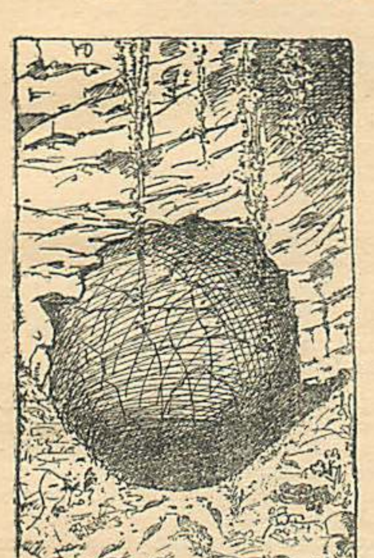
Vers le soir il crut être au bout de ses efforts, mais au lieu du chêne tant désiré, il vit devant lui une ouverture circulaire que nul homme de Boischenu, ni d'ailleurs, n'avait jamais franchie.

A droite et à gauche, nul sentier ; celui qu'il suivait aboutissait à ce trou béant sur les ténèbres : mais Brindille aimait l'imprévu, surtout quand il se compliquait de difficultés ; piétinant limaces et batraciens qui grouillaient à l'entrée il s'avança.

Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya de pénétrer dans la sombre caverne. Il en était à sa treizième tenta-

tive lorsqu'il s'entendit appeler. A l'appel la voix ajoutait cet avertissement :

Prends garde à toi ! prends garde à toi ! Brindille !


Aug. Simon et P. Chaux del.

— Oh ! riposta le gars, je n'ai peur ni de mon nom, ni de mon ombre.

— Je le sais, reprit aussitôt la voix, mais prudence ne veut pas dire manque de courage. Nul ne passe cette entrée s'il ne peut auparavant la clore.

— Avec quoi ? demande Brindille. Je suis fendeur de bois et non pas coupe-menu.

— C'est bien ainsi qu'il faut l'entendre, continua la voix, c'est avec le bois que tu tailleras.

Alors Brindille rapprochant dans son esprit ce que disait l'invisible personnage, des conseils moqueurs de la pierre aux inscriptions sibyllines revint sur ses pas avec l'intuition d'utiliser quelque tronc d'arbre pour le travail demandé.

— C'est le B à Ba du métier, fit-il.

Mais, aussitôt, il se souvint du conseil comminatoire :

De me blesser, garde-toi,
Si tu veux sortir du bois

Et surtout s'il complétait cet avis et le complétait par cet autre donné jadis par la fée :

Si tu tailles, point ne tailleras ;
Si tu ne tailles point, tu tailleras.

Son embarras était grand. Il n'y avait, et il n'avait

pas vu sur sa route de bloc assez gros pour boucher l'orifice de la caverne.

Alors, à son tour, il interpelle le personnage invisible :

— Qui donc es-tu, toi qui me parles pour m'avertir de prendre garde ?

— Je ne suis n'étant rien du tout, que la voix de celle qui parle

— Et quelle est celle qui parle ?

— Celle que tu aimes.

— Eh bien ! tu radotes, Sire rien du tout, car je ne fréquente pas de jouvencelles.

Mais à peine eut-il prononcé cet aveu, qu'il entendit rire dans les branches ; simultanément, une main caressante s'appuya sur son épaule, et celle à qui appartenait cette main lui dit d'une voix dont il n'avait jamais perdu le souvenir :

— Ingrat !

La nymphe, en robe couleur de lune, était auprès de lui.

— Suis-moi, lui dit-elle.

Et l'ayant mené à un endroit du sol entièrement dénudé, elle désigna le point où il trouverait le bloc qu'il fallait.

— Accomplis ton rite ! ajouta-t-elle. C'est là.

Et Brindille fit ce que la nymphe disait. Il creusa la terre, déterra le tronc, le tailla, le chargea sur son épaule et en ferma la caverne.

Il s'attendait à cheminer à tâtons. Or, la grotte mystérieuse s'était éclairée. Il en chercha la cause, et vit la nymphe auprès de lui. La beauté rayonnante de la fée produisait cette lumière. Brindille et sa friande conductrice descendirent.

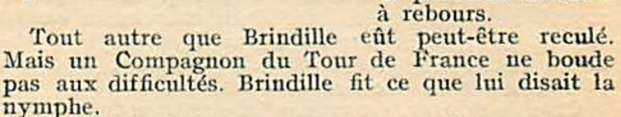
Chemin faisant, la nymphe lui expliqua force mystères, lui dévoila des secrets qu'il ne devait jamais confier à personne, et entre autres les signes inscrits sur les parois par des Compagnons instruits et lettrés, afin qu'ils ne fussent point perdus, mais cachés aux yeux des profanes.

***

Quand ils sortirent de la caverne, le soleil se levait à l'horizon. Et la nymphe aussitôt disparut.

Brindille marcha jusqu'au soir. A la nuit tombante, il se trouva de nouveau devant une caverne, aussi étrange d'aspect que la première.

L'entrée de celle-ci avait la forme d'un triangle posé sur la pointe, une sorte de coupe pyramidale équilibrée sur le sommet et que gardaient couleuvres et serpents.



Aug. Sineix et P. Chaux del.

Comme auparavant, il lui fut impossible d'y pénétrer. Il jugea inutile de persister et invoqua trois fois la nymphe tutélaire, présumant qu'elle viendrait à son aide.

Les derniers appels étaient à peine formulés que la nymphe vint à lui.

— Va reprendre la porte qui bouche l'autre grotte, et sans détruire ton premier travail, taille et retaille à la mesure de celle-ci.

Aller reprendre le bloc, c'était refaire le chemin parcouru la veille, retraverser la première caverne à rebours.

Tout autre que Brindille eût peut-être reculé. Mais un Compagnon du Tour de France ne boude pas aux difficultés. Brindille fit ce que lui disait la nymphe.

— C'est le B à Ba du métier, avait-il répondu.

Or, il arriva ce qui était déjà arrivé dans la première caverne. L'ouverture bouchée, une grande clarté se fit. Et Brindille et son obligeante égérie descendirent. Mille couloirs et détours se croisant et s'entrecroisant auraient suffi à emprisonner pour le restant de ses jours l'imprudent profane qui s'y fût hasardé.

— Pourriez-vous, jeune compagnon, vous diriger tout seul ? demanda la fée à Brindille.

Celui-ci, que les explications données dans la première caverne avaient suffisamment initié, aurait pu répondre affirmativement ; mais il eut peur que, s'il

disait oui, son guide ne disparût, et il secoua la tête négativement.

Connaissant le fond de la pensée du jouvent, dont le cœur s'éprenait toujours davantage, la fée lui pardonna ce qui, sauf contre l'amour, eût été un mensonge.

Et elle lui expliqua le sens de ces mille détours et ces croix qu'ils traçaient sur le sol et leurs hiéroglyphes.



Auguste Sinoir et P. Chaux del.

***

Quand ils sortirent de cette deuxième caverne, le soleil était sur l'horizon. Et la nymphe avait disparu.

Brindille marcha jusqu'au soir. Quand la nuit fut venue, il fut une troisième fois arrêté dans sa marche par les mêmes difficultés précédentes. Une porte, celle-ci ayant l'air d'un arc de triomphe dressé en l'honneur de quelque empereur romain, ou d'un roi de France. Paradoxe singulier, des hiboux en gardaient le passage des chauves-souris le survolaient et des rats saillirent des interstices des moellons accumulés à la base. Dès que Brindille s'approcha, il les chassa de sa canne, ce qui eut pour résultat d'en faire venir un plus grand nombre. En un instant l'ouverture triomphale fut obstruée de la base au faîte par les animaux invisibles, venus à la rescousse des premiers.

Pensant que ses efforts pour continuer sa route seraient inutiles, il s'abstint, invoqua la fée et attendit. Il n'attendit pas longtemps ; dès les premières déprécations, la fée parut :

— Reprends le cercle et le triangle, et sans abî-

mer ton premier et ton second travail, taille et retaille les faces qui restent, afin de clôturer cette arche de pierre.

Et Brindille, agissant comme devant, c'est-à-dire reprenant le chemin parcouru, retraversant les mille et un couloirs ténébreux rechargea la porte, la tailla et en boucha l'arc de triomphe.



Par les derniers mots de la fée, il avait compris qu'il n'aurait plus d'épreuves à subir, et que la fée allait s'évanouir pour longtemps, sinon à jamais.

Alors, à la fois assombri par cette pensée de longue séparation et heureux d'avoir vécu près de l'amoureuse surhumaine, il tendit ses bras vers elle :

— Ne vous reverrai-je plus, fille du grand chêne ? Vous aurai-je revue pour ne plus vous revoir ?

— Si ! tu me reverras encore, mais ce sera seulement à ton retour du Tour de France, et cela dépendra de toi.

— Et où nous reverrons-nous, délices de mon âme ?

— Comme jadis, au pied du chêne du Druide, mais cela dépendra de toi.

— Et ne nous séparerons-nous plus jamais, délire de mon cœur ?

— C'est le destin qui répondra ; mais cela dépendra de toi.

— Si cela dépend de moi, lumière de mes yeux nous serons donc unis toujours.

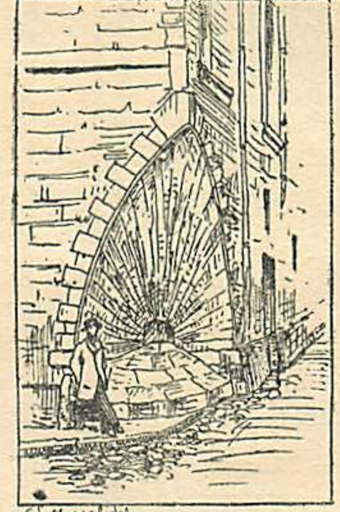
Alors pour la première fois, Brindille, éperdu, sentit sur ses lèvres brûlantes les lèvres amoureuses de sa jeune protectrice. Mais, en vain, essaya-t-il d'en étreindre le corps frémissant, la fée avait disparu. Comme un écho de sa propre douleur des sanglots secouèrent un instant les arbres de la forêt.



Le jeune compagnon s'éloigna, le cœur dolent, mais réconforté par l'espoir.

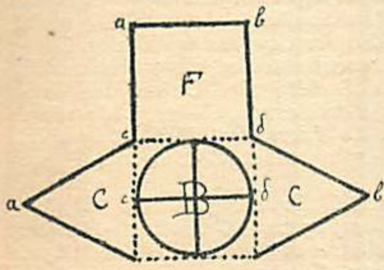
Il visita la Palestine, le Temple de Salomon, Jérusalem, les cinq

labyrinthes célèbres d'Egypte, d'Etrurie, de Crète, de Lemnos et de Samos; il alla à Strasbourg et médita dans sa cathédrale ; se rendit à Bruxelles, voir l'église de Sainte-Gudule, descendit à Saint-Gilles, admirer l'escalier en vis célèbre dans toute l'Europe ; Montpellier, et notamment la Coquille ; eut le plaisir de rencontrer à la Sainte-Baume le roi des Bohémiens, et revint à Boischenu finir ses jours.



Il avait acquis grand renom. On le citait même avec maître Briquel, qui avait été son premier initiateur. Après sa mort, on trouva un écrit où il relatait ses aventures de la forêt et ses rencontres avec la fée.

Il contait aussi qu'il était allé, dès le premier jour de son retour au village, dans le bois Doudou, rendre visite au chêne du Druide. Mais que le géant de la forêt avait été foudroyé et qu'à la place où il étendait ses branches vigoureuses poussaient les ronces, les pavots et les orties.



Or cela était arrivé au chêne à l'heure même que la nymphe, alanguie par la tristesse d'une trop longue absence, était morte de douleur.

Ian MONGOI.

ESSAI

DE

Bibliographie Compagnonnique (1)

ANONYME. *Chansons des Compagnons Tisseurs-ferrandiers du Devoir*. Vienne, 1876.

— *La Grande Confrairie des Saouls d'ouvrer et enragés de ne rien faire*, avec les statuts d'icelle, la monnaie d'or et d'argent servant à ladite Confrairie. Rouen, s. d. (1735).

— *Réflexions sur le Compagnonnage et le Tour de France*. Lyon, 1847.

— *Le Secret des Compagnons Cordonniers dévoilé*. Paris, 1858.

— *Société des Jeunes Hommes Etrangers. Société des Compagnons Etrangers. Règlements généraux*. Genève, 1865.

ARNAUD (J.-B.-E.) dit Libourne le Décidé, Compagnon Boulanger.

— *Mémoires d'un Compagnon du Tour de France*. Rochefort, 1859.

— *Le Régénérateur du Tour de France*, ou recueil de Chansons inédites. Nantes, s. d. (vers 1850).

BLANC (Julien). *La Grève des Charpentiers en 1845*. Paris, 1845.

BONVOUS jeune (Auguste). *Etude sociale sur les Corporations Compagnonniques (de Maître Jacques et du Père Soubise)*. Angoulême, 1902.

BOUSREZ. *Comptes rendus des Congrès de l'Union Compagnonnique*, avec une notice historique sur la fondation de la Société de l'Union des Travailleurs du Tour de France. Tours, 1882-1889.

BOYLESVE (Estienne). *Le Livre des Métiers*, publié par René de Lespinasse et Bonnardot. Paris, 1889.

CAPUS, dit l'Albigeois. *A Bourguignon, le Modèle des Vertus, Compagnon Cordonnier-Bottier*. Poème en huit chants et en vers. Toulon, 1851.

— *Conseils d'un vieux Compagnon*. Tours, 1844.

(1) La plupart de ces ouvrages sont épuisés en librairie.

CHEMIN-DUPONTÈS. *Jean le Rond*, à ses amis les ouvriers, à leurs patrons, à leurs gouvernants. Paris, 1838.

CHOVIN, de Dié, dit François, Compagnon Menuisier du Devoir. *Le Conseiller des Compagnons*. Paris, 1860.

DAUBY (Joseph). *Le Livre de l'ouvrier*, ou conseils d'un Compagnon. Bruxelles, 1857.

DEVELLE (E.). Artisans Blésois. *Les Cordonniers*. Orléans, 1894.

DOUAIS (Abbé C.) *Le pseudo-baptême et les pseudo-serments des Compagnons du Devoir à Toulouse en* 1651. Toulouse, 1893.

DUTILLEUL (E.). *Histoire des Corporations religieuses en France*. Paris, 1846.

FOURNIER (Dr). *La Boucherie. Maîtres et Compagnons à Rambervilliers au XVIIIe siècle*. Saint-Dié, ·1883.

GIRAUD (A.). *Réflexions philosophiques sur le Compagnonnage et le Tour de France*. Paris, 1846.

GODART (Justin). *Le Compagnonnage*.

GOSSET. *Projet tendant à régénérer le Compagnonnage sur le Tour de France*. Paris, 1842.

GRIGNON (Louis). *L'Ancienne Corporation des Maîtres Cordonniers de Châlons-sur-Marne*. Châlons-sur-Marne, 1883.

— *L'ancienne Corporation des Maîtres Tonneliers de Châlons-sur-Marne*. Châlons-sur-Marne, 1882.

GUILLAUMON. *Confession d'un Compagnon*. Paris, 1858.

HAUSER (H.). *Les Compagnonnages d'Arts et Métiers aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris, 1907.

HUBERT-VALLEROUX (Paul). *Les Corporations d'Arts et Métiers*. Paris, 1885.

HUSSON (François). Artisans et Compagnons. Artisans Français. *Maçons et Tailleurs de Pierre*. Paris, 1903.

— *Les Couvreurs et les Plombiers*. Paris, 1904.

— *Les Charpentiers*. Paris, 1903.

KIRCH (Alfred). *Le Compagnonnage en France*.

L... (F.). *Le Compagnonnage et l'Indépendance*. Poème. Avignon, 1838.

LACROIX (P.). BEGIN et SÉRÉ. *Histoire de la Charpenterie* et des Anciennes Communautés et Confrairies de Charpentiers de la France et de la Belgique. Paris, 1858.

— et DUHESNE. *Histoire des Cordonniers*. Paris, 1851.

LAFONTAINE, VANDERBUCK et ETIENNE. *Les Compagnons du Devoir ou le Tour de France.* Tableau-vaudeville en un acte. Paris, 1827.
LAURENT (Ed.). *Le Compagnonnage ou les Confréries de Compagnon du temps passé.* Paris, 1921.
LE PLAY et FOCILLON. *Charpentiers de Paris, Compagnons du Devoir.*
MARTIN (Anfos). *Agricol Perdiguier* dit Avignonnais la Vertu. Sa vie, son œuvre et ses écrits. Cavaillon, 1914.
MARTIN SAINT-LÉON (E.). *Le Compagnonnage*, Parris, 1901.
— *Histoire des Corporations de Métiers.* Paris, 1922.
MATHIEU. *Notes pour servir à l'histoire de la Maréchalerie.*
MICHELET (J.). *Introduction à l'histoire universelle.* Paris, 1831.
MISTRAL. *Calendau.* Editions diverses.
MOREAU. *Un mot sur le Compagnonnage.* Auxerre, 1841.
— *De la réforme des abus du Compagnonnage.* Paris, 1843.
MORIN (L.). *Les Communautés des Cordonniers et Savetiers de Troyes.* Troyes, 1895.
OLIVIER (Paul). *Les Chansons de Métiers.* Paris, 1910.
PERDIGUIER (Agricol), *dit* Avignonnais-la-Vertu. *Appel au Compagnons.* Paris, 1873.
— *Biographie de* l'auteur du livre du Compagnonnage. Paris, 1846.
— *Le Chansonnier du Tour de France.* Paris, 1857.
— *Les Compagnons du Devoir.* Paris, 1848.
— *Le Compagnonnage illustré.* 4 pl. lith. en coul. Paris, 1861.
— *Discours* du citoyen A. Perdiguier, représentant du Peuple, sur la fixation des heures de travail, prononcé à l'Assemblée Nationale. Paris, 1848.
— *Les Fêtes patronales dans le Compagnonnage.* Paris, 1873.
— *Les Gavots et les Dévoirants*, ou la Réconciliation des Compagnons, pièce en 5 actes. Paris, 1862.
— *Histoire d'une scission dans le Compagnonnage.* Paris, 1846.
— *Le Livre du Compagnonnage.* Paris, 1839-1840-1857.
— *Maître Adam*, Menuisier de Nevers. Paris, 1850.

— *Mémoires d'un Compagnon.* Genève, 1854-1859 ; Moulins, 1914.
— *Question vitale sur le Compagnonnage.* Paris, 1863.
— *La Réconciliation des Compagnons.* pl. lithog. en coul., Paris, 1861.
PIRON, dit Vendôme, la Clef des Cœurs, Compagnon Blancher-Chamoiseur. *Le Chansonnier du Tour de France.* Paris, 1846.
RENIER. *Congrès Corporatif des Tonneliers.* Histoire de la Corporation. Paris, 1889.
RÉVILLON (Tony). *Les Deux Compagnons.* Paris, 1879.
SAND (George). *Le Compagnon du Tour de France.* Paris, 1840, in-8 ; in-4°, avec illustr. de Tony Johannot et Maurice Sand.
— *La Comtesse de Rudolstadt.* Paris, 1843-44, in-8, avec illustr. de Tony Johannot et Maurice Sand.
— *Le Meunier d'Angibault.* Paris, 1845.
— *Le Péché de M. Antoine.* Paris, 1847.
SCIANDRE (V.-B.) dit La Sagesse, Compagnon Passant Tailleur de Pierre. *Le Compagnonnage, ce qu'il est, ce qu'il devrait être.* Marseille, 1850.
SÉBILLOT (Paul). *Légendes et Curiosités des Métiers.*
SIMON (C.-G.). *Etude historique et morale sur le Compagnonnage.* Nantes, 1853.
SUE (Eugène). *Le Juif Errant.* Paris, 1844-45.
THIERY. *Rapport sur* l'ouvrage de Chemin-Dupontès, Jean-le-Rond. Lille, 1841.
ZACCONE (Pierre). *Précis Historique sur le Compagnonnage.* Paris, 1867, *in* Histoire des Sociétés Secrètes.

PUBLICATIONS ACTUELLES

Le Compagnonnage, journal mutualiste, Professionnel, Philosophique et littéraire, fondé par la Fédération de la Seine. Mensuel. Rédacteur : le Compagnon Ernest Boyer, 26, boulevard de l'Hôpital.

Les Muses du Tour de France, encyclopédie illustrée du Compagnonnage et du Travail. Edition Périodique de la Fédération de la Seine. Publication dirigée par le Compagnon Abel Boyer, dit Périgord Cœur Loyal. Asnières (Seine).

Le Progrès Compagnonnique, organe de l'Union Compagnonnique.

Le Ralliement de Nantes, périodique trimestriel paraissant à Nantes, 8, rue de Marchix.

Le Ralliement de Tours, bi-mensuel.

Le Réveil du Devoir, organe des Compagnons Maréchaux.

DIVERS

Almanach du Tour de France, 1887.

Association ouvrière de production. Association professionnelle ouvrière à Paris. Impr. nationale, 1899, t. Ier.

Brevet de Compagnon délivré par les Compagnons du Devoir de Liberté, Versailles, 1850.

Compagnons Etrangers. Avis à ceux qui aspirent au Compagnonnage. *Tableau lithographié* provenant d'une coterie célèbre de Tailleurs de Pierre.

Compagnons Etrangers. Livre Compagnonnique concernant les procès-verbaux du 3e Ordre des Compagnons Etrangers. Lyon, 1859-1893. *Manuscrit autographe.*

Revue des Groupes fraternels des Compagnons du Tour de France sous les drapeaux : Rédacteur-fondateur : Auguste Bonvous, 1914-1918.

P. CHACORNAC.



Le Gérant : LOUIS CHACORNAC.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie.



30e Année

Novembre

N° 71

SOMMAIRE

TEXTE :

ILLUSTRATIONS :

Couverture, de Abel Boyer
Hors texte : La Cathédrale de Strasbourg
Portraits de : Albert Bernet par Édouard Léon, Abel Boyer, Lucien Descaves. — La Serrure de Marseille. — *Pater non est Filius*... de J.-B. Logos. Compagnon Bon Drille. — Chef-d'œuvre de Maîtrise des Couvreurs. *Dessins* d'Auguste Sinoir et Pierre Chaux. — La Coquille de Montpellier, *dessin* de Edouard Marsal. — Labyrinthes. Insigne de Membre de la Chambre Suprême des Compagnons Tailleurs de pierres, Etranger du Devoir de Liberté. — Quatre dessins pour le conte de Ian Mongoï et divers.